
HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
VE RI TAS
CHRISTO ET ECCLESIAE

Jahresbericht

der

städtischen höheren Töchterschule am Ritterplatz

zu Breslau.

Zu der Freitag den 19. März früh 11 Uhr abzuhaltenden

Feier des Königlichen Geburtstages

sowie

zu der Mittwoch und Donnerstag den 17. und 18. März stattfindenden

Prüfung aller Klassen

ladet hierdurch ehrerbietigst und ergebenst ein

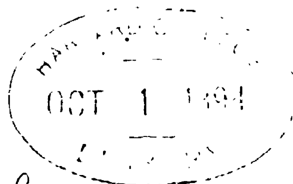
Dr. Hermann Luchs,

Rector.

Inhalt:

Breslau 1869.

Druck von Graß, Barth und Comp. (W. Friedrich).


OCT 1 1894

An das Haus.

An dieser Stelle sollen Wünsche, Bitten und Nachrichten an die verehrten Eltern unserer Schülerinnen in kürzester Form gerichtet werden, um die durch die große Stadt erschwerte Verständigung zwischen Schule und Haus, ohne welche wir nicht für das Leben arbeiten würden, möglichst zu fördern.

Die Jahresberichte enthalten jedesmal eine wissenschaftliche Abhandlung, um die Stellung des Lehrer-Collegiums und dadurch mittelbar der Schule zur Wissenschaft, einer Hauptquelle unserer Kraft, anzudeuten. Sie wird möglichst gemeinverständlich sein, damit sie auch in weiteren Kreisen gelesen werde. Wenn dies nicht durchweg der Fall sein sollte, so nehme man an, daß es nicht angänglich gewesen; denn nicht immer kann man zweien Herren dienen.

Wohl wissend, daß unsere Schülerinnen im Hause noch durch allerhand zum Theil unerläßlichen Unterricht in Anspruch genommen werden, und weil Gelehrsamkeit, welche von Bildung streng und genau zu unterscheiden ist, das Weib verunziert und ihm in jeder Beziehung schadet, haben wir als durchschnittliches Maaß für die, bei mittelmäßiger Befähigung, der Schule zu widmende häusliche Arbeitszeit festgestellt für die Klassen I. bis V. $1\frac{1}{2}$ Stunden, für Klasse VI. bis VIII. 1 Stunde. Wenn die Schülerinnen, wofür Lehrer und Eltern gleichmäßig Sorge zu tragen haben, die Arbeiten vertheilen, so wird die Zeit inne gehalten werden können. Man rechne jedenfalls nicht nach der Arbeitszeit weniger Tage und halte immer auf zusammenhängendes, ungestörtes Arbeiten. Unmittelbar nach dem Essen jedoch darf der Geist nicht angestrengt werden. — Sollte einmal ein Uebermaaß sich herausstellen, so wird die Schule für eine Rücksprache dankbar sein.

Die Eltern werden ersucht, die Schülerinnen des Morgens und des Nachmittags von Hause so zu entlassen, daß sie um 8 und um 2 Uhr zwischen $\frac{3}{4}$ und Ganz im Schulhause eintreffen, nicht später und nicht früher. Je größer die Schule, desto strenger muß die Ordnung sein.

Den Turnunterricht empfehlen wir aufs Neue. Zwar ist es noch nicht zu erreichen gewesen, daß er innerhalb der gewöhnlichen Schulstundenzeit fiele, aber er schließt sich doch bei uns immer direct an die Morgen- und Nachmittagsstunden an. Die Art und Weise des Turnens an unserer Schule ist durchaus der Mädchennatur angepaßt: kraftbildend und dabei einfach und schön. Alle Künsteleien sind streng ausgeschlossen, ebenso alle Uebertreibungen und alles Häßliche. Es wird gern geturnt, weil es ein angenehmes, heiteres, wenn auch streng geordnetes Spiel ist. Daß die Musik zu Hülfe genommen wird und alle Tanzschritte geübt werden, ergiebt sich aus unseren Grundsätzen von selbst.

In den von unserer Schule ertheilten Censuren hat „hinreichend" etwa die Bedeutung von genügend; zur Versetzbarkeit gehört das Vorwiegen dieses Censurgrades.

Privatstunden, welche den Schulunterricht unterstützen sollen, bittet man nur nach Rücksprache mit dem betreffenden Lehrer zu veranstalten. Häufig schaden sie mehr als sie nützen.

Der Organismus der Schule macht es dringend wünschenswerth, daß die Schülerinnen schon mit dem 7. Jahre, also von Anfang an, der Anstalt übergeben werden. Ebenso wird gebeten, die Schülerinnen nicht, wie es gewöhnlich geschieht, bald nach der Confirmation fortzunehmen. Ein zweijähriger Aufenthalt in der obersten Klasse ist unerläßlich, soll die Schule ihren Zweck irgend erfüllen. Vor dem vollendeten 16. Lebensjahre sollte Keine abgehen.

Wegen des starken Zudranges zur Schule wolle man die Anmeldungen so zeitig als möglich machen.

Breslau, im März 1869.

Städtische höhere Töchterschule am Ritterplatz.

La réforme orthographique en France depuis le XV. siècle jusqu'à nos jours.

Mr. Victor Fournel, dans la Gazette de France du 27 janvier 1867, en parlant de l'orthographe française, dit qu'elle jouit d'une renommée redoutable, légitimement acquise par ses anomalies, ses complications et ses incohérences.[1]) Il compare les bizarreries et les contradictions du code grammatical à celles de ces autres codes: dédales de lois sur des lois, de lois contre des lois, de lois sans objet, de lois inutiles, insuffisantes, redondantes, oubliées, dangereuses, opposées, impossibles, et qu'à force de vouloir éclaircir en accumulant arrêts sur arrêts, on a fini par embrouiller. Des plaintes de ce genre ont retenti en France depuis le XVI. siècle; le système introduit depuis ce temps dans l'orthographe a fait entrer les lettres romaines et grecques dans le domaine de l'ancien alphabet français, pour en former une série de caractères, où, d'un côté, il y a superfluité de signes, tandis que de l'autre il en manque environ une douzaine pour exprimer toutes les modifications

[1]) „On peut surtout reconnaître l'étendue du mal dans le volume de Mr. Blanc intitulé: Enseignement méthodique de l'orthographe d'usage sans le secours du grec et du latin. Cet auteur prend pour base de son travail le Dictionnaire de l'Académie; il n'a aucun désir de le critiquer; mais à propos des diverses catégories de mots qu'il établit pour en favoriser l'étude mnémonique, il cite les exceptions; et celles-ci sont si nombreuses qu'on ne saurait quelque fois dire où est la règle. J'en citerai deux ou trois exemples, car cela vaut mieux pour convaincre les lecteurs que des assertions générales comme celles que je viens d'écrire. Parmi les substantifs en ment tirés des verbes en ier, uer ou yer, il y en a seize qu'on peut écrire avec ou sans e intérieur: aboiement et aboîment etc.; il y en a vingt et un où l'e reste toujours: balbutiement etc.; il y en a quatre où l'e reste, mais précédé de l'y: delayement etc.; il y en a trois enfin où l'e ne doit pas paraître: châtiment, dénûment, éternument. Remarquez même que de ces trois mots le second prend l'accent circonflexe que les deux autres rejettent. — Parmi les verbes en oter, qui sont au nombre de 84, soixante et un seulement ont un t simple, les 23 autres doublent le t, sans qu'aucun changement dans le son ni aucune raison étymologique justifient ce changement d'orthographe." (B. Jullien).

de sons que nous trouvons dans la bonne et exacte prononciation du français.[1]) Plus les travaux préparatoires de l'Académie française pour une nouvelle édition de son Dictionnaire avancent, plus les désirs des réformateurs deviennent pressants, et les réformes que dans les six éditions publiées jusqu'à 1835 l'Académie a bien voulu accorder aux désirs généralement manifestés, sont la meilleure garantie de ce qu'elle fera pour abolir dans la septième édition quantité d'irrégularités orthographiques, sur lesquelles se récrient tous les grammairiens tant étrangers que français.

Il n'y a rien d'étonnant qu'une langue où il existe si peu de congruence entre les sons prononcés et les signes qui les représentent, offre sous le rapport de l'orthographe aux étrangers des difficultés insurmontables, à tel point, que ni les efforts des professeurs de français, ni les méthodes les mieux combinées ne réussissent à faire entièrement disparaître des thèmes les bévues d'orthographe. Les Français eux-mêmes, bien que leur orthographe ne soit plus si flottante que jadis, qu'elle ait été simplifiée sous beaucoup de rapports et rapprochée du type unique de la logique, ne parviennent que par un exercice long et laborieux à donner aux élèves des lycées impériaux quelque sûreté à ne pas broncher sur le chemin raboteux de l'art d'orthographier correctement. Témoin le programme de l'enseignement du français que le Conseil impérial de l'instruction publique a établi pour l'année scolaire de 1863—1864, dont voici la classification:

1. **Classe préparatoire.** Grammaire française, noms, adjectifs, verbes. Exercices d'orthographe.

2. **Classe de huitième.** Grammaire française, révision et continuation. Exercices d'orthographe.

3. **Classe de septième.** Grammaire française, révision et continuation. Exercices d'orthographe. Exercices d'analyse grammaticale.

4. **Classe de sixième.** Grammaire française. Exercices de grammaire et d'orthographe.

5. **Classe de cinquième.** Grammaire française. Exercices de grammaire et d'orthographe.

6. **Classe de quatrième.** Grammaire française. Exercices de grammaire et d'orthographe.

7. **Classe de troisième.** Exercices de français: récits et lettres d'un genre simple.

„Pour la langue maternelle" s'écrie Mr. Dübner „et dans les lycées impé-

---

[1]) „Si notre alphabet étoit bien fait" dit Domergue, „si chaque son étoit exprimé par un signe qui lui convînt toujours, qui ne convînt qu'à lui, la connoissance de l'alphabet seroit la clé de la prononciation. Mais notre langue parlée a 40 éléments, et nous n'avons que 24 lettres. Encore, ces lettres trompent-elles sans cesse l'oeil par des signes contraires aux sons, l'oreille par des sons contraires aux signes etc."

riaux six années d'exercices de grammaire et d'orthographe, avant de pouvoir être admis dans une septième année d'étude à composer des récits et lettres d'un genre simple!" (Fréd. Dübner: Examen du programme officiel des humanités. Année scolaire 1863—64.) Mr. Marle dans son Journal de la langue française, didactique et littéraire, où depuis 1827—29 il a publié son système orthographique, cite les paroles de Béranger, parlant de son patron, Mr. Lainé, imprimeur à Péronne: „C'est dans son imprimerie que je fus mis en apprentissage; n'ayant pu parvenir à m'enseigner l'orthographe, il me fit prendre goût à la poésie, me donna des leçons de versification, et corrigea mes premiers essais." Et Mr. Marle ajoute: „Si Béranger n'a pu parvenir à apprendre l'orthographe actuelle, comment trente millions de Français, qui n'ont pas son génie, y parviendraient-ils? Aussi nous soutenons que personne ne la sait, et nous proposons un pari de 300 francs à quiconque prétendra écrire sans faute, sous notre dictée, vingt lignes de mots usuels. Ces 300 francs sont déposés chez Mr. Bertinot, notaire, rue de Richelieu, 28." Ce pari a-t-il été tenu? nous ne le savons pas; mais nous n'avons lu nulle part que Mr. Marle ait été ruiné par le nombre des concurrents. Mr. Henricy, qui s'est livré a de longues et consciencieuses recherches sur l'histoire de l'orthographe, et qui présente des idées fort sages sur la réforme orthographique, dit: „La conséquence de la constitution vicieuse de notre écriture est, que pas un homme peut à bon droit se flatter de connaître parfaitement l'orthographe, de ne jamais broncher dans ses sentiers tortueux. Les gens qui la connaissent le mieux, ne rougissent pas de l'avouer. En fît-on la seule étude de sa vie on ne parviendrait pas à l'apprendre, même à l'aide d'une intelligence exceptionnelle etc."[1]) Nous venons de parler de Béranger, mais ce célèbre poète n'est pas le seul des hommes illustres de la France qui se soit trouvé aux prises avec les règles de l'orthographe, et qui ait pu dire comme certain hobereau: „Je n'aime pas la pédanterie; pour moi je mets l'orthographe en gentilhomme et non en académicien." On assure que Chateaubriand ne savait pas l'orthographe, et qu'il s'en remettait à son secrétaire ou à son imprimeur.[2]) Le cardinal de

[1]) „Avouons-le, personne d'entre nous ne peut s'exempter d'avoir recours au Dictionnaire pour s'assurer s'il faut soit l'y, soit l'i dans tel ou tel mot, soit un ou deux l, ou e ou p dans tel autre; soit un ph ou un th; un accent grave ou un accent circonflexe, un tréma ou un accent aigu, un trait d'union ou même la marque du pluriel, l's ou le x, dans certains noms" (Firmin Didot: Observ. sur l'orthographie ou orthographe française. Paris. 1868. 2. p. 3.)

„Si quelqu'un s'amusait à faire entrer dans la dictée des mots choisis exprès parmi les inusités, les juges ne seraient pas plus capables de corriger les copies que les concurrents de les écrire sans faute." (B. Jullien).

[2]) Nos plus grands écrivains ont abandonné la plupart du temps à leurs imprimeurs le soin d'orthographier leurs oeuvres, contrairement même à l'écriture de leurs manuscrits; ceux de Bossuet et d'autres en sont la preuve; mais les imprimeurs trouvèrent plus commode d'appliquer à tous uniformément l'orthographe consignée dans les éditions successives du Dict. de l'Acad. (F. D., l. c. p. 396).

Richelieu, bien qu'il fût académicien, orthographiait en gentilhomme; son discours de réception, considéré comme spécimen d'orthographe, ne le cède guère à une lettre du glorieux Maréchal de Saxe, dans laquelle on lit le passage suivant: „Ils veule me fere de la Cademie; cela miret comme une bage à un chas.“ Louis XIV. avait l'orthographe du premier gentilhomme de la France, et Napoléon I. celle d'un homme de génie. (Fournel. l. c.) Quiconque a eu occasion de faire la correspondance avec des Françaises, se sera aperçu que la grâce, la finesse, la verve de leurs billets, quelque irrésistibles qu'elles soient, ne sauraient nous éblouir jusqu'à nous rendre insensibles aux caprices de la plume dont fourmillent ces écrits: on dirait de la coquetterie; ces dames sachant bien que l'intérêt que nous prenons à une lettre écrite d'une belle main est en raison inverse de la facilité à la déchiffrer. D'un autre côté il paraît qu'en fait d'orthographe on est quelque fois plus rigoureux en France qu'on ne devrait l'être avec des dames. „Quand à l'Hôtel de Ville,“ écrit Mr. Firmin Didot au mois de mai 1868, „je préside les examens des aspirantes au brevet de capacité, je suis témoin de l'embarras des jeunes filles pour résoudre des difficultés qui le seraient pour des savants. L'une d'elles, pour avoir mal écrit le mot „apophthègme,“ perdit le bon point qu'il lui fallait pour compléter les 25 exigés par le règlement.“ Mais le moyen pour une jeune personne qui ne sait pas le grec, d'orthographier comme il faut des mots si barbares! Qu'on vienne après cela me parler de la „galanterie“ des Français envers le beau sexe! Cette préférence tant vantée de nos voisins d'au delà du Rhin disparaîtrait-elle avec le mot, qui — comme dit le Dictionnaire de l'Académie — dans le sens de „politesse dans les manières et dans l'esprit“ commence à „vieillir“?

Jusqu'à l'époque du renouvellement des lettres au XV. siècle l'orthographe française était abandonnée à tous les caprices de l'usage, faute de grammairiens qui en eussent établi les règles.[1]) Chaque scribe forma la sienne d'après la prononciation, qui d'ailleurs variait dans les différentes provinces, et nous trouvons sur une page le même mot écrit de différentes manières, les auteurs n'ayant pour but que de caractériser pas des signes écrits le son du mot tel qu'il s'offrait à l'oreille. On concevra facilement que cette orthographe phonétique était beaucoup plus simple que celle des XV. et XVI. siècles, lorsque les grammairiens et les lexicographes, après avoir recherché les radicaux des mots français dans le grec et le latin, firent effort de conserver aux vocables français une physiognomie de famille, en calquant leur orthographe sur celle des termes anciens. Comme l'état présent d'un idiome n'est que la conséquence de son état antérieur, qui seul peut le faire com-

---

[1]) Un seul exemple suffira pour donner une idée des bizarreries et des anomalies de l'orthographe des manuscrits et des impressions: dans une des meilleures éditions du Gargantua de Rabelais je lis dans le prologue le mot huile écrit en huit lignes de trois manières différentes. (F. Didot, l. c. p. 7).

prendre, un rapide coup d'oeil jeté sur l'histoire de l'origine de la langue française, en exposant les lois qui ont présidé à sa formation, nous mettra à même de mieux juger les vicissitudes qu'a subies son orthographe depuis l'apparition des premiers monuments de la langue écrite jusqu'à nos jours.

L'histoire authentique des Gaulois commence du jour où la Gaule perdit son indépendance, c'est à dire du jour où elle devint province romaine. La ville de Massilie, fondée par les Grecs chassés de la Phocée, ouvrit aux Romains le territoire gaulois, en les appelant au secours contre les Liguriens. César, envoyé dans la Gaule en qualité de proconsul, acheva l'assujettissement de ce pays, et la politique romaine, isolant d'abord la province conquise par des légions placées à ses frontières, réussit bientôt à imposer aux vaincus la langue et la religion des vainqueurs. Moins d'un siècle après la conquête on parlait le latin dans toute la Gaule, mais ce latin, importé par les colons et les soldats, se distinguait du latin classique par un vocabulaire spécial et des formes toutes particulières. Du temps de la deuxième guerre punique la scission de l'idiome latin en langue vulgaire et en langue écrite ou littéraire s'était déjà accomplie, et l'importation des moeurs grecques dans les hautes classes de la société romaine au deuxième siècle contribua seulement à opérer un plus brusque divorce entre la langue des patriciens de celle de la plèbe.[1] Cette langue rustique, qui ne s'écrivait point, et dont nous aurions peut-être toujours ignoré l'existence, si des grammairiens romains n'avaient pas pris la peine de nous la révéler, s'acclimata rapidement dans la Gaule; et cent ans après la conquête, la langue indigène, le celtique, avait non seulement disparu, mais encore les femmes et les enfants du peuple chantaient-ils des chansons latines, tandis que les classes supérieures, poussées par l'ambition d'être admises aux fonctions publiques, s'excerçaient à l'éloquence romaine. Les emprunts que la langue française a faits au celtique, sont si peu nombreux, que leur influence sur le vocabulaire et la transformation de la langue française proprement dite est presque nulle. L'invasion germanique — depuis le deuxième siècle infiltration lente et presque imperceptible, qui minait sourdement les digues de l'empire romain — opéra une invasion croissante de mots allemands dans l'idiome romain, termes désignant principalement des objets militaires. Les excès fiscaux de l'administration romaine ruinèrent peu à peu la bourgeoisie, dépositaire de la langue latine littéraire, de sorte que le coup porté à la Gaule par l'envahissement des nations germaniques, frappa à mort un idiome qui n'était plus que traditionnel. Les derniers efforts que faisait l'aristocratie gallico-romaine pour imiter le beau style des fonctionnaires

[1]) Chacun de ces deux idiomes avait des formes grammaticales et un vocabulaire distincts. Ainsi l'idiome littéraire exprimait l'idée de frapper par verberare, l'idiome populaire par batuere; cheval, semaine, aider, doubler, bataille etc, étaient respectivement dans la langue patricienne: equus, hebdomas, juvare, duplicare, pugna; dans la langue du peuple: caballus, septimana, adjutare, duplare, batualia. (Brachet. Gramm. hist.)

romains, aboutirent à faire naître un jargon barbare, où les deux éléments, le latin classique et la langue vulgaire, se trouvaient étrangement amalgamés. Cet idiome fut le bas-latin, langue officielle du pays pendant plusieurs siècles, jusqu'à ce que François I, par l'édit de Villers-Cotterets du 10 août 1539, ordonna d'écrire tous les actes publics en langue française. Le latin populaire bénéficia des pertes que subit la langue littéraire, et la supplanta entièrement, témoin les écrits d'auteurs contemporains, et plus encore les mots que nous venons de citer dans la note page 5, et dont on pourrait augmenter de beaucoup le nombre. C'est donc la langue latine populaire qui a produit le français, qui n'est pas, comme on le prétendait avant que les études de grammaire comparée et historique eussent éclairci cette question, du latin classique corrompu.

Mais bien que les bandes germaniques éteignissent toute culture dans la Gaule, elles ne purent se soustraire à la longue à l'adoption de l'idiome du pays, vu la grande supériorité numérique des vaincus et le manque d'une langue allemande uniforme, dont les vainqueurs eussent pu faire usage. Cette adoption fut de plus nécessitée par la conversion des Francs au christianisme; et le serment qu'en 842 Louis le Germanique prêta devant l'armée de Charles le Chauve, prouve que les soldats carlovingiens du neuvième siècle ne comprenaient plus l'allemand. La langue française d'ailleurs s'enrichit par des mots franciques; on évalue le nombre des termes que les Francs ont introduits, à plus de 900, désignant des institutions nouvelles apportées en France par les tribus germaniques, ou des choses qui ont rapport à la guerre, p. ex.: vassal, alleu, ban, fief — haubert (halsberc), heaume (helm), auberge (heriberga), guerre, (werra) etc. Cet accroissement du trésor des mots du latin vulgaire ne contribua pas moins à éloigner cet idiome du latin littéraire, que les tendances analytiques qui depuis les derniers siècles s'y étaient introduites, et qui remplaçaient les désinences latines par des prépositions (dono panem ad Petrum; caballus de Petro), et employaient les verbes auxiliaires pour former certains temps des conjugaisons. Voilà donc un idiome tout nouveau et parfaitement distinct du latin littéraire, que les beaux esprits du temps de Charlemagne méprisèrent comme un informe patois, mais que l'Eglise ne craignit point d'employer, et qui, grâce à ce puissant patronage, croît tellement en importance, qu' en 842 il est adopté par l'administration, à l'exclusion de l'idiome romain. Dès le neuvième siècle nous le trouvons aussi consacré par la poésie. (le Chant d'Eulalie). Plus la nationalité française se raffermit après la fin malheureuse des derniers rois carlovingiens, plus la langue du pays se met hors de page, et au douzième siècle on voit les nations étrangères s'approprier les romans et les poésies pleinement originales de cet idiome parfaitement consolidé.

La nature de ce traité ne souffrant qu'une ébauche de l'origine et du développement de la langue française, je me bornerai à dire que la structure de l'appareil vocal, qui résulte de la différence des races, donna naissance à deux

idiomes différents, celui du midi: la langue d'oc, et celui du nord: la langue d'oil ou d'oui. Le premier, qui se parlait au delà de la Loire, ne nous intéresse guère pour la tâche que nous nous sommes prescrite; on sait qu'aprés avoir eu son âge d'or au XI. et au XII. siècle dans les chansons des Troubadours, il disparut avec la chute de la maison des ducs de Toulouse, amenée par les longues et cruelles guerres des Albigeois; et l'idiome provençal, frappé à mort par son heureux rival, le roman du nord, descendit au rang des patois. Quant à la langue d'oil, le système féodal qui jusqu' au milieu du XIII. siècle régnait en France, entretint par l'indépendance politique des provinces une indépendance linguistique et littéraire, qui créa une foule de dialectes, dont les quatre principaux: le normand, le picard, le bourguignon et le français produisirent quatre littératures distinctes. Mais en moins de trois siècles ces dialectes disparurent; l'unité monarchique absorbant les centres locaux des dialectes; la création d'une capitale commune pour toutes les provinces successivement conquises, cédées ou achetées; la centralisation du gouvernement: toutes ces causes contribuèrent à faire prévaloir le dialecte de l'Ile de France, province où la métropole du pays avait été établie, sur tous les autres, qui, à l'instar de celui du midi, deviennent un obscur patois; et vers le milieu du XIII. siècle se constitue enfin la langue française proprement dite.

Mais cette langue, pour devenir le français moderne, pour devenir la langue forte et expressive de Commines, si près de la nôtre, a besoin encore de deux siècles de développement. Dans ce laps de temps elle ne subit point de changements assez importants pour attirer ici notre attention: nous nous bornerons donc à dire que, se tenant en parallèle avec la marche des événements politiques, le vieux français met le XIV. siècle à mourir, et le XV. à se conformer de plus en plus au génie moderne et à la nouvelle France politique, dont la réforme fut achevée par Louis XI., Richelieu et Louis XIV. Mais cette langue moderne qui vers 1535 était, pour ainsi parler, toute mûre, se vit bientôt en proie à une nouvelle invasion de mots étrangers. La renaissance des arts et des lettres que les Français, en franchissant les Alpes à la poursuite d'héritages douteux et de possessions chimériques, rapportèrent de l'Italie comme l'unique butin de leurs expéditions, corrompit et gâta l'idiome français qui semblait enfin fixé, en y introduisant nombre de mots italiens jusque là inconnus. Les Italianiseurs allèrent plus loin encore, et tentèrent l'oeuvre pernicieuse et inintelligente de remplacer, dans le langage usuel, les mots français par des mots italiens. A cette funeste exagération vint se joindre un autre fléau: la manie de l'antiquité. Joachim du Bellay tenta la réforme de la langue française en la replongeant dans le moule du latin de Cicéron et de Virgile, et en substituant un calque romain à la forme propre au vieux langage français et conforme à ses procédés phoniques. Ronsard, voulant accomplir cette réforme, affubla de terminaisons françaises plusieurs centaines de mots anciens, et força la langue française à se plier aux con-

structions des langues anciennes. „Le désordre dans l'écriture était alors à son comble; chacun, loin de rapprocher l'orthographe de sa simplicité antérieure, croyait faire montre de savoir en la compliquant par la multiplicité de consonnes.“ Ronsard lui-même, dans la préface de sa première édition de la Franciade en 1572, se plaint de l'impossibilité de se reconnaître dans la corruption de l'orthographe. Malherbe mit enfin des bornes à ces extravagances; il chassa de la langue la plus grande partie de ces créations artificielles, et au lieu de prendre pour guide le grec et le latin, il s'adressa à la langue du peuple de Paris. Mais il n'eut pas plus tôt accompli sa tâche, que la langue si soigneusement épurée subit l'invasion du goût espagnol, répandu en France par les guerres de la Ligue et le long séjour des armées espagnoles, et avec la langue s'étaient implantées les modes et tous les ridicules de la cour de Philippe II. On vit apparaître pour la première fois des mots tels que: Capitan, guitare, galon, mantille, castagnette, habler, camarade etc. Au XVII. siècle l'Hôtel Rambouillet, les Précieuses et les grammairiens continuèrent l'oeuvre d'épuration que Malherbe avait commencée, l'exagérant souvent, il est vrai, au delà des bornes nécessaires, et en 1694 le Dictionnaire de l'Académie vint enfin fixer les efforts des réformateurs, en établissant tous les mots admis par le bon usage, hors duquel il n'y eut point de salut pour quiconque aspirait au titre d'écrivain pur. Au XVIII. siècle la langue ne subit que peu de changements; le néologisme s'y fait à peine sentir, tandis qu'au XIX. il l'envahit de nouveau; mais cette irruption est fondée sur des nécessités bien autrement fortes que ne l'étaient celles du temps de Ronsard. La lutte des Classiques et des Romanciers depuis 1824, le changement des rapports sociaux, les progrès qu'ont faits les arts et l'industrie, la connaissance plus répandue des langues étrangères — toutes ces causes concourent à l'enrichissement de la langue par des néologismes, tant utiles et bons, que funestes et repréhensibles.

On s'apercevra facilement que dans ce rapide aperçu historique nous n'avons considéré la langue que dans ses rapports purement linguistiques; cette esquisse cependant nous a paru nécessaire pour indiquer les influences nombreuses que l'idiome français a éprouvées, et qui sont en partie cause de son orthographe compliquée. Passons maintenant à l'exposé des tentatives faites depuis le XV. siècle en faveur d'une réforme orthographique.

Comme c'est dans les lexiques qu'il faut chercher l'orthographe fixée et généralement reconnue d'une langue, nous jetterons un coup d'oeil sur les oeuvres de ce genre pour connaître ce qu'à différentes époques l'usage avait établi en fait d'orthographe. Les collections de mots publiées avant 1540 ne sont que des vocabulaires ou glossaires d'une valeur plus ou moins douteuse, compilations faites sans les conditions d'érudition et de critique qu'exige toute entreprise lexicographique; cependant on y trouve une simplicité d'orthographe fort remarquable, et faisant preuve de la répugnance pour les lettres doubles et triples propre au génie français. On figura, quoique sans système, les sons des mots par les lettres nécessaires pour

les représenter. Robert Estienne fut le premier qui en 1540 composa un véritable dictionnaire français-latin, qui pendant deux siècles fit autorité, et qui, en subissant déjà l'influence de la Renaissance, contient nombre de termes imités du latin et même du grec, et peut donc servir de point de comparaison pour la manière d'écrire qui a précédé, et celle qui a suivi sa publication. R. Estienne écrit les mots savants de nouvelle formation conformément à l'étymologie, mais il réintègre aussi les lettres caractéristiques dans un grand nombre de mots d'une époque antérieure. Il corrige cylindre au lieu de cilindre, cymbale au lieu de cimbale, cyprès au lieu de ciprès, phiole au lieu de fiole; il écrit chaulx, cheueul (cheveu), cichorée etc. Il agglutine les mots composés, nommément ceux formés avec la préposition contre et avec l'adverbe très, marque du superlatif absolu, (chauuesouris, tresaise, tresuite). Cet ouvrage a eu plusieurs éditions, dont la dernière, publiée en 1614, contient environ 26,000 mots avec toutes leurs acceptions alors connues; et les travaux du même genre que publia Nicot, et dont le succès se continua d'édition en édition jusqu'en 1618, reproduisent l'orthographe d'Estienne. Dès 1624, Philibert Monet, de la compagnie de Jésus, très-docte professeur de langue latine, osa rompre avec l'autorité jusque là incontestée de Rob. Estienne. Son „Invantaire des deus langues française et latine" publié à Lyon en 1635 est devenu le code de la réforme orthographique modérée. Quoiqu'il ne fasse pas disparaître toutes les lettres dites caractéristiques, il ne représente jamais, autant que possible, un même son par deux signes différents. Il écrit: dysanterie, diseine, doit (digitus), contanter, contampler, deus (deux), cheveus, chevaus etc. Le „Dictionnaire françois" de Pierre Richelet, publié en 1680, est de beaucoup supérieur à la première édition du Dictionnaire de l'Académie de 1694, dont la rédaction avait commencé en 1635, et qui pourrait tout au plus représenter l'état de la langue tel qu'il était vers 1660. Ce ne fut donc que dans son édition de 1740 que l'Académie put sanctionner l'orthographe de Richelet, qui, dans son avertissement, dit que „touchant l'orthographe on a gardé le milieu entre l'ancienne, et celle qui est tout a fait moderne et qui défigure la langue. On a seulement retranché de plusieurs mots les lettres qui ne les rendent pas méconnaissables, quand elles en sont ôtées, et qui, ne se prononçant pas, embarrassent les étrangers et la plupart des provinciaux." Il écrit: batême, reçu, revu, trésor au lieu de: baptême, receu, reveuë, thrésor; il retranche aussi le s, qui rend la „silabe" longue et qui ne se prononce pas: apôtre, jeûne, tempête; il change presque toujours le y en i simple.

Nous passerons sous silence les travaux lexicographiques peu importants du XVII. siècle, pour arriver enfin au „Dictionnaire de l'Académie" dont la première édition, comme nous venons d'observer, a été publiée en 1694. Les principes que l'Académie a suivis dans l'établissement des règles de l'orthographe, se trouvent exposés dans trois documents officiels: la Préface du Dictionnaire,

écrite par Regnier des Marais, les „Cahiers de remarques sur l'orthographe françoise pour estre examinez par chacun des messieurs de l'Académie," et la Grammaire de Regnier des Marais, secrétaire perpétuel de la compagnie. Dans la Préface l'Académie déclare que, s'étant attachée à l'ancienne orthographe, qui fait connaître l'origine des mots, elle n'autorise pas le retranchement de quelques lettres, à la place desquelles quelques particuliers, et principalement les imprimeurs, ont introduit certaines figures (les accents) qu'ils ont inventées. Pour la suppression de certaines lettres étymologiques elle tient pourtant compte de l'usage, qui est le maître de l'orthographe, aussi bien que de l'usage des mots, et écrit devoir et fevrier pour debvoir et febvrier. Elle refuse de se conformer aux tentatives des particuliers qui depuis un siècle et demi ont fait des règles, toutes fondées sur le principe que l'écriture doit représenter la prononciation, cette maxime n'étant pas absolument vraie; car si elle était juste, il faudrait retrancher le r final des infinitifs aimer, céder, partir, sortir,[1]) d'ailleurs aussi dans la langue latine il se trouve souvent des lettres, qui ne se prononçaient point, et l'écriture ne saurait peindre entièrement la prononciation, qu'il faut apprendre dans le commerce des habitants du pays. Les Cahiers de remarques, strictement tirés à 40 exemplaires, exposent les discussions des mots du Dictionnaire, et dans sa Grammaire, publiée en 1706, Regnier des Marais traite les mêmes principes avec plus de développements. En général l'Académie de 1694 aspira à une conformité intime avec l'écriture du latin littéraire, tenant peu compte des concessions que le latin vulgaire et les écrivains français du XII. au XVI. siècle avaient faites à la prononciation, et dont, cent ans plus tôt, Ronsard et les membres de sa Pléïade s'étaient déjà montrés les représentants. Elle ne fit que peu de sacrifices à la nécessité de simplifier, si propre au génie de la langue française, et par la multiplicité de consonnes qui tantôt se prononçaient, tantôt ne se prononçaient pas, elle rendit la lecture extrêmement difficile. Du reste, dans cette première édition les mots se trouvaient groupés autour de leurs racines, au lieu d'être rangés selon l'ordre alphabétique; mais l'Académie, reconnaissant à la fin que cet ordre étymologique, qui dans la spéculation avait paru le plus convenable, ne l'était guère dans la pratique, y renonça déjà dans la deuxième édition, publiée en 1718. Outre ce changement essentiel dans la forme, l'Académie donna à cette seconde édition un caractère tout particulier, en l'enrichissant d'un grand nombre de termes d'arts et de sciences dont l'usage avait pénétré dans la société. „Quant à l'orthographe," dit la préface, „l'Académie, dans cette nouvelle édition, comme dans la précédente, a suivi en beaucoup de mots l'ancienne manière d'écrire, mais sans prendre aucun parti dans la dispute qui dure depuis

[1]) Par cet exemple on voit que dans partir, sortir on ne prononçait pas le r, de même que nous ne le faisons pas sentir dans aimer, céder non suivis d'une voyelle.

si long temps sur cette matière." Elle autorisa même, en quelque sorte, la liberté du choix entre l'ancienne et la moderne. Ce ne fut que dans la troisième édition, celle de 1740, que la savante compagnie céda enfin aux tentatives réitérées qui avaient été faites ailleurs, même par des Académiciens, en vue d'une réforme, et supprima enfin ces lettres parasites, sans craindre de rendre les mots méconnaissables par cette simplification d'orthographe. Sur les 18,000 mots que contient cette édition, plus de 5000 furent modifiés par des changements, et l'abbé d'Olivet, à qui l'Académie avait confié la révision, avoue dans la préface que le public, dans la suppression des lettres superflues, était allé plus vite que l'Académie. Les s et les d disparaissent dans des mots dérivés du latin (accroistre, advocat, bestise, chrestien), les y non étymologiques sont remplacés par des i (celuy, toy, gay), y et s sont supprimés dans les mots d'origine grecque (abysme, eschole), aussi bien que le c et le ç dans des mots comme: bienfaicteur, sçavoir; t et f enfin prennent la place de th et ph, etc. Mais malgré ces modifications il resta encore assez de réformes à opérer; peut-être ne voulut-on pas aller plus vite, afin de ne pas heurter trop vivement les habitudes. Aussi l'édition de 1762, la quatrième, continua-t-elle l'oeuvre de la réforme: elle sépare i consonne de i voyelle, u voyelle de u consonne; elle simplifie l'orthographe d'un grand nombre de mots par la suppression de lettres inutiles, et augmente la liste des termes qui, en suite de la culture des arts et des sciences, ont passé dans la langue commune. Dans les mots où la lettre s marquait la longueur de la syllabe, elle fut remplacée par le circonflexe. Elle adopta de plus le nouveau mode d'épellation que plusieurs grammairiens avaient déjà introduit: fe, ge, he au lieu de effe, gé, ache, et indiqua d'une manière bien plus complète l'orthographe des temps des verbes, dont elle donne aussi les modèles de conjugaison, (je voi ou je vois).[1] La cinquième édition doit plutôt être regardée comme une spéculation commerciale ou, si l'on veut, comme un effort de la République de voir son existence glorifiée par quelque entreprise littéraire, que comme une continuation des travaux scientifiques auxquels les 4 éditions précédentes devaient leur origine. Un décret publié en l'an III. de la République française ordonna cette nouvelle édition, en enjoignant aux libraires chargés de la publication, de conférer avec des gens de lettres de leur choix sur les changements à faire. Bien que par cette ordonnance une grande arène fût ouverte à la réforme orthographique, les éditeurs, qui, du reste, avaient achevé la révision et la publication en trois ans, ne firent que des changements peu importants, craignant sans doute de nuire au prestige attaché au nom de ce dictionnaire. Aussi le peu d'innovations introduites par les éditeurs disparurent-elles au moment, où l'Académie rétablit l'ancienne orthographe dans la sixième

---

[1] Corneille écrit souvent je vien, je tien, je vinc, et dans les anciennes grammaires françaises, p. ex. celle des Estienne, l's n'existe pas dans les premières personnes du singulier.

édition de son Dictionnaire. Elle fut publiée en 1835, après quinze années de travaux préparatoires, dont le but principal fut, d'un côté, de tenir compte d'une infinité de néologismes devenues nécessaires pour refléter le nouvel ordre des choses, de l'autre, de supprimer tous ceux qui paraissaient n'avoir qu'une valeur éphémère. A cet effet on eut recours, non seulement à toutes les capacités de l'Académie, mais encore aux membres les plus distingués d'autres sociétés savantes. Les progrès que le genre humain a faits au XIX. siècle, et qui embrassent tout le domaine de la spéculation philosophique et celui des sciences d'observation, exigèrent des termes qui exprimassent par un seul mot étranger, ce qui en français eût exigé une longue définition. Ce fut le grec qui se prêtait le plus facilement à la création de ces termes scientifiques; on ne saurait nier le profit que les sciences ont eu de ces innovations, mais quant à la langue proprement dite elle se „défrancisa," et l'orthographe aussi se ressentit de cet envahissement archéologique, l'Académie rétablissant p. ex. le **h** dans bien des mots d'origine grecque, tels que: rhythme, phthisie, diphthongue etc., contrairement à la tendance de la langue française de se rapprocher des formes de l'idiome ancien. Une innovation importante et favorablement accueillie par le public fut la substitution de l'**a** à l'**o** dans tous les mots ou **oi** avait le son de **ai**, modification due à Voltaire, et qui a prévalu malgré la résistance opiniâtre des Chateaubriand, des Nodier et d'autres académiciens.

Comme nous avons anticipé sur la chronologie en caractérisant les progrès que dans les six éditions du Dictionnaire de l'Académie l'orthographe a faits depuis 1694, il faudrait en reprendre l'histoire depuis cette époque. Mais nous renonçons tout d'abord à une énumération tant soit peu complète des savants et des grammairiens français qui ont plaidé pour ou contre la réforme, qui ont créé des systèmes plus ou moins raisonnés, lesquels ont exercé et exercent encore une influence sur les principes suivis ou à suivre. Au premier rang se présente d'abord une longue file de „Membres de l'Académie," à partir de d'Ablancourt, Pierre Corneille et Bossuet, jusqu'à Littré et Ste. Beuve, qui ont jugé la question orthographique assez importante pour la mener de front avec leurs autres études. Corneille indigné du désordre orthographique qui existait de son temps, désira, sinon une réforme complète, du moins une régularisation. Les changements qu'il réclama: la séparation de **i** et **u** consonnes d'avec **i** et **u** voyelles, proposée d'ailleurs déjà en 1531 par Sylvius (Dubois) et adoptée d'abord par les Hollandais, l'accentuation des **é** et **è** etc., n'ont été adoptés par l'Académie que cent ans plus tard. Si son âge avancé ne l'eût empêché d'assister aux délibérations sur les Cahiers de l'Académie, peut-être, avec Bossuet, eût-il fait prévaloir bien des améliorations dont quelques unes ne sont pas encore réalisées. Bossuet proposa à l'Académie de tenir le juste milieu entre l'orthographe ancienne, surchargée de lettres étymologiques qui ne se prononcent pas, et l'écriture des novateurs, purement figurative de la prononciation. L'abbé Dangeau, néographe très-prononcé,

donna le premier une classification exacte des sons de la langue française, et traça la voie aux Wailly, Beauzée etc. L'abbé Girard, Duclos, Voltaire, Domergue, Charles Nodier, Littré, Quicherat, Ste. Beuve et beaucoup d'autres Académiciens ont laborieusement examiné la question orthographique; mais ce serait mettre la patience du lecteur à une trop longue épreuve, que de vouloir développer les idées et les systèmes de ces savants, dont les uns militent pour une orthographe étymologique, tandis que d'autres, en dépassant les bornes du possible, et en réclamant des innovations qui altéreraient tout à fait la physiognomie de la langue, n'ont point eu lieu de se glorifier d'un heureux succès de leurs tentatives. Quant aux linguistes qui n'ont pas eu l'honneur d'occuper un des quarante fauteuils, la plupart d'entre eux n'ont pas même l'avantage d'être connus dans leur propre pays; mais dire qu'autour des Estienne, des Monet, des Richelet viennent se grouper au XVI. siècle les Dolet, les Ramus, les Meigret, les du Belloy, les Montaigne etc. c'est indiquer d'une manière plus que suffisante les efforts qui ont été faits dans le domaine de l'orthographe. Au dix-septième siècle ce furent surtout les Précieuses qui „désirant faire quelque chose qui pût les mettre en estime parmi leurs semblables, se mirent à dire qu'il fallait faire une nouvelle orthographe, afin que les femmes pussent écrire aussi „asseurement et aussi correctement que les hommes." Ce n'est pas ici le lieu de débattre la valeur littéraire de cette célèbre coterie; mais en ce qui concerne l'orthographe, l'influence qu'ont exercée les Précieuses a été énorme, et l'on ne saurait, sans de nombreuses restrictions, se ranger au nombre de ceux qui les accusent d'avoir mutilé l'orthographe traditionnelle. La meilleure preuve du bon sens qu'elles ont mis à la réforme, est, que la plupart des modifications opérées par elles ont été sanctionnées par l'Académie. La grande liberté d'orthographier admise au XVII. siècle a enrichi la littérature de la réforme orthographique d'une foule de projets qui n'améliorèrent en rien la mauvaise écriture de ce temps; il y en a qui sont assez curieux, tant pour la forme sous laquelle ils se présentent, que par les innovations qu'ils réclament. Robert Poisson p. ex. publia en 1609 un traité d'orthographe, dans lequel il indique les changements qu'il propose par des règles en vers, dont voici un échantillon:

Dé.

Dé jamés ne se doit prononcer ni écrire
En ses mots: avocat, ajourner, ni avis,
Avouer, avenu: car leur son il empire;
Més admettre, admirable avec lui bien écris.

Hé.

Hé pour lettre aet isi non aspirassion,
Et ou n'en aet bezoin jamés je ne l'apliqe,
J'écri 'ommaje, 'onneur, 'omme, en sete façon,
Non homme, non honneur, comme on fet à l'antique.

Apres l, je la més pour bien écrire filh'e,
Pilh'ard, perilh'eus: qi n'auroient autrement
Qe le propre son q'a: vile, indosile, abilé,
D'autant que la double ll ni fet le beg'ement.

Etienne Simon, docteur-médecin, tâchant de distinguer la valeur phonique des syllabes sans employer les accents déjà connus de son temps, propose l'orthographe suivante:

Profane qi t'anqieers qeele important afeere
Peut l'esprit et les meins de sse Dieu ssoliteere
Occupeer ssi long tans? Qeel ssoussi l'eexerssa
Durant l'eeternite qi sse tout deuanssa? etc.

Mais à côté de ces livres relégués depuis long temps sur les rayons des bibliothèques, pour n'être consultés que de ceux qui écrivent l'histoire de l'orthographe des siècles passés, nous en trouvons d'autres qui ont joui d'une grande célébrité, tels que: L'Essai d'une parfaite grammaire par Chiflet; la Grammaire générale et raisonnée de M. M. de Port-Royal, ouvrage dont une édition postérieure a été enrichie des excellentes remarques de Duclos, et dont le temps n'a pas encore altéré la valeur; le Grand Dictionnaire des Précieuses par Somaize; les Progrês de la véritable ortografe par Lartigaut; les Observations sur la langue française par Ménage, enfin les oeuvres du célèbre abbé Dangeau, déjà cité parmi les académiciens.

„Le seizième siècle," dit Ste. Beuve, „avait été hardi; le dix-septième était redevenu timide et soumis en bien des choses; le dix-huitième reprit de la hardiesse, et l'orthographe, comme tout le reste, s'en ressentit: elle perdit ou rabattit quelque peu, dès l'abord, de l'ample perruque dont on l'avait affublée. L'abbé de St. Pierre, qui fut le premier à réagir contre la mémoire de Louis XIV, faisait imprimer ses écrits dans une orthographe simplifiée qui lui était propre; mais le bon abbé tenait trop peu de compte, en tout, de la tradition, et on ne le suivit pas. D'autres, esprits plus précis et plus fermes étaient écoutés: Du Marsais, Duclos — n'oublions pas un de leurs prédécesseurs, le père Buffier, un jésuite doué de l'esprit philosophique — l'abbé Girard, — mais Voltaire surtout, Voltaire, le grand simplificateur, qui allait en tout au plus pressé, et qui, en matière d'orthographe, sut se borner à ne demander qu'une réforme sur un point essentiel, une seule: en la réclamant sans cesse et en prêchant d'exemple, il finit par l'obtenir et par l'imposer." Outre les doctes réformateurs du XVIII. siècle que Mr. Ste. Beuve vient de nommer, il faut en mentionner d'autres dont les mérites ne sont pas moins généralement reconnus. Du Marsais dans son livre: Des Tropes ou des diférens sens dans lesquels on peut prendre un même mot dans une même langue, plaide pour le perfectionnement de l'alphabet français qui est défectueux en ce qu'il n'a pas autant de caractères que la langue a de sons. L'écriture, n'ayant été inventée que pour indiquer la prononciation, doit peindre la

parole, qui en est le type; elle ne doit pas en doubler les traits, ni lui en donner qu'elle n'a pas, ni s'obstiner à la peindre aujourd'hui telle qu'elle était il y a plusieurs siècles. D'Alembert, dans son éloge de l'auteur de ce livre, le nomme un écrivain judicieux, également éloigné de respecter superstitieusement l'usage, et de le heurter en tout par une réforme impraticable. Dans un petit traité anonyme: De l'orthographe des Dames, l'auteur (de Wailly) critique la manière d'écrire de son temps, et en énumère les inconséquences; les phrases suivantes, dans lesquelles il combine des mots dont l'écriture diffère de la prononciation, suffisent pour mettre au jour les difficultés de la bonne prononciation provenant de la bizarrerie orthographique:

> La citrouille était bien aoûtée; on l'a donnée aux aoûterons à la fin du mois d'août; ils l'ont mangée dans une encoignure avec des oisons, des poissons et des oignons qu'ils ont pris dans un coin de l'oignonière.
>
> Un anachorète vint avec un catéchumène chercher Mr. l'archevêque et son archidiacre au palais archiépiscopal.
>
> La biche a faonné auprès de la Saône; nous avons pris son faon qui avait été mordu d'un taon, pendant que nous jouions au pharaon.
>
> Tranquille avec sa béquille, il entra dans la ville avec sa fille, qui perça une anguille avec son aiguille.

Le grand Vocabulaire français, publié par une société de gens de lettres en 1772, 30 vol. in 4., suit dans son orthographe les changements proposés jusque là par les réformateurs modérés, et dans un grand article sur l'Orthographe on lit le passage suivant: „C'est certainement une opiniâtreté bizarre que de s'obstiner d'écrire un mot selon son étimologie, pour avertir ensuite qu'on doit le prononcer autrement qu'on ne l'écrit.“ Parmi les prosélytes qu'a faits le travail approfondi de M. de Wailly, le plus fameux est Mr. de Beauzée, qui, d'abord partisan du système d'orthographe étymologique, est venu après se ranger sous la bannière des phonographes modérés. Quoique beaucoup des innovations orthographiques qu'il propose ne puissent être adoptées, (celles p. ex. qui exigent l'augmentation des accents), les études sérieuses qu'il a faites sur le méchanisme de l'orthographe étymologique sont aussi ingénieuses qu'intéressantes. Outre ces ouvrages savants sur l'orthographe il en a paru au XVIII. siècle un nombre assez considérable, destinés à faciliter aux enfants la tâche si difficile d'apprendre à lire, ainsi que d'autres, contenant des projets d'une orthographe et d'une écriture applicables à plusieurs langues. Ces derniers ont été pareils à ces feux d'artifice qui brillent un moment pour disparaître à jamais; leur temps n'est par encore venu. Il est possible que le rapprochement des nations, opéré par les chemins de fer, les télégraphes électriques, mènent enfin de grandes parties du monde à l'unité d'usages et de lois, de moeurs et de modes, de mesures et de monnaie, d'où résultera une unité de langue, comme une conséquence en amène une autre; il est

désirable que le temps vienne, où, l'Europe ayant sa langue commune, parler français, parler anglais, parler allemand etc. ce sera parler patois; mais ce temps sans doute est encore fort loin; c'est pourquoi chaque système qui a pour but l'établissement d'une langue internationale, sera encore long temps, quoique à tort, regardé comme une utopie. Parmi le grand nombre de livres destinés à l'instruction primaire, nous n'en signalerons qu'un seul, qui contenait le germe de nombreuses améliorations dans la méthode d'enseignement de la langue, savoir: La Bibliothèque des Enfans ou les premiers elemens des letres, contenant le sistème du Bureau tipografique, à l'usage de Mgr. le Dauphin et les augustes enfans de France. 1733. Ce livre important où la pratique est unie à la théorie, parcequ'il est entièrement imprimé dans le système simplifié du Bureau typographique, eut un succès considérable; l'on jugera du système de l'auteur par le passage suivant choisi dans la préface: „Bien des gens s'imaginent que de comancer deus ou trois ans plus tot ou plus tard, cela ne sauroit guere influer ni en bien ni en mal dans le reste de la vie, et qu'enfin l'education tardive peut mener également à la perfection. C'est là un préjugé que l'ignorance et la coutume paroissent n'avoir déjà que trop autorizé; car le dégout de la plupart des écoliers ne vient peut étre pas moins d'une education tardive que d'un défaut de disposition aus lètres. Je pense donc qu'il seroit utile que l'enfant pût lire presque aussitot qu'il sait parlér: cela lui doneroit plus de facilité dans tous ses exercices. La diference d'un enfant qui lit à trois ans ét de celui qui à peine lit à sèt, doit être contée pour beaucoup dans la suite des études. Il y a tant de choses à aprendre qu' on ne sauroit comancer trop tôt." Sans entrer dans les principes de l'auteur, que l'on pourrait contester, nous nous bornerons à citer l'exemple suivant de la multiplicité des manières, dont l'enfant est contraint de figurer le même son:

An.	In.
an.	en — rien.
anc — franc.	ens — biens.
and — quand.	ent — il vient.
ang — rang.	ein — sein.
ham — Ham.	eing — seing.
han — hanter.	eint — feint.
ans — dans.	aim — faim.
ant — tant.	ain — vain.
ants — enfants.	ainc — il vainc.
aen — Caen.	aint — saint.
aon — Laon.	ains — bains.
ean — Jean.	im — guimpe.
em — empire.	in — vin.
emp — exempte.	inct — instinct.

An.	In.
emps — temps.	ingt — vingt.
empt — exempt.	ingts — quatre-vingts.
en — ennui.	inq — cinq.
end — il rend.	ins — tu vins.
ens — sens.	int — il prévint.
ent — dent.	ym — lymphe.
hen — Henri.	yn — lynx.
	eim — Reims.

Et notre siècle, est-il resté indifférent à la question orthographique agitée depuis si long temps? Nullement. Négliger la réforme de l'orthographe dans une période où l'intelligence humaine et le développement de l'état social ont fait des progrès si prodigieux, ce serait un anachronisme indéfinissable. La parole écrite, est il besoin de le dire? a fait ses conquêtes jusque dans les dernières classes de la société, et ce n'est pas sans raison qu'on l'a honorée du titre de sixième grande puissance européenne. Mais c'est pour cette raison même qu'une langue, qui sent trop bien que pour la simplification d'une orthographe traditionnelle elle est restée en arrière à ses langues-soeurs, l'espagnol et l'italien, doit redoubler d'efforts pour faire disparaître de son orthographe les difficultés dont celle-ci est hérissée, et de donner enfin aux signes, représentants des mots, la fixité si impérieusement réclamée. Dans ce moment, la néographie, en France comme en Allemagne, se trouve encore aux prises avec l'ancienne orthographe étymologique. La nouvelle édition du Dictionnaire de l'Académie qui se prépare portera-t-elle remède à tous les inconvénients? Fera-t-elle justice au moins aux exigences des novateurs modérés? Qui vivra, verra! La facilité avec laquelle la docte compagnie a fait prévaloir l'orthographe de chaque nouvelle édition de son Dictionnaire, devrait bien l'encourager à tenter une réforme énergique et qui heurterait tout au plus pour le moment la génération présente. En attendant, les cris à la réforme ne cessent pas de tenir l'Académie en éveil. Témoin les doléances que la lettre **s** adresse à l'Académie à cause du **x**, qui l'a supplantée au pluriel des substantifs et des premières personnes du sing. de quelques verbes; tout en réclamant ses droits dans les formations de ce genre, elle se déclare contente de ne figurer dans les impératifs terminant en **e** muet que comme lettre euphonique, et aimerait mieux se voir dans la configuration: mange-s-en, va-s-y. C'est Mr. Butet qui s'est fait l'interprête de ce chef d'accusation. Des conférences sur la réforme orthographique qui ont eu lieu en 1829, ont engagé Mr. Vanier à se prononcer sur la réforme. Partisan d'une néographie modérée il se moque dans son compte-rendu des tendances phonographiques proposées dans cette conférence. Mr. Cazal a publié un traité sur la Prononciation de la langue française au dix-neuvième siècle, tant dans le langage soutenu que dans la conversation etc. Comme il reconnaît deux sortes de prononciation distinctes, celle du langage soutenu et celle de

la conversation, son ouvrage n'est pas de nature à diminuer les difficultés orthographiques, à moins que les divergences des deux façons de parler ne soïent réglées par un Dictionnaire de la prononciation, dont l'utilité est évidente. Mr. Poitevin, dans sa Grammaire générale et historique de la langue française, après avoir fait une enumération des tentatives de réforme depuis le XVI. siècle, dit qu'il ne doute pas que dans un temps très-prochain on ne voie point se produire les réformes suivantes: 1) suppression de toute lettre inutile ou nulle dans la prononciation, 2) adoption des mêmes signes pour les sons identiques.[1])

Parmi le grand nombre de systèmes phonographiques publiés dans notre siècle, l'ouvrage le plus considérable est celui de Mr. Raoux, professeur de l'Académie à Lausanne, qui a su habilement profiter des travaux de tous ses devanciers, auxquels il a donné un tour nouveau et qu'il a développés davantage. Il attribue à Joinville, à Froissart et à Commines le tort d'avoir surchargé l'orthographe de lettres inutiles; au seizième siècle Marot, Rabelais, Montaigne avaient plus ou moins suivi la même route. „Alors commença le fatal divorce entre le son et la langue écrite. Alors aussi commence la célèbre croisade de la réforme orthographique qui devait se continuer jusqu'à nos jours.“ Pour réussir, les novateurs phonographiques ont fait tous les efforts imaginables: ils flattent le commun peuple par l'espérance d'élever le niveau intellectuel des masses et de multiplier le nombre des esprits supérieurs; ils démontrent par des calculs, plus ingénieux peut-être que justes, que par la réforme phonétique on économiserait tant de lettres qu'on pourrait beaucoup rabattre du prix des livres et des journaux, qu'on mettrait ainsi à la portée de tous; ils veulent enfin frayer le chemin à une langue internationale, qui faciliterait le rapport des peuples entre eux etc. On est même allé jusqu'à invoquer l'assistance du gouvernement, qui au sein d'une commission, présidée par Napoléon III. ou le ministre de l'instruction publique, trancherait les graves différends qui divisent les précepteurs et embarassent les élèves. Pour terminer cette esquisse des projets de réforme, j'ajouterai qu'avec une persévérance admirable plusieurs linguistes, aussi laborieux qu'érudits, ont fait de la dernière édition du Dictionnaire de l'Académie l'objet d'une critique minutieuse et d'une étude approfondie, de sorte que pour sa nouvelle édition l'Académie trouvera tout préparé, tout discuté, et n'aura que l'embarras du choix.

---

[1]) „Au reste,“ dit Mr. Sainte-Beuve, „notre XIX. siècle a présenté sur cette question de l'orthographe, et comme dans un miroir abrégé, le spectacle des dispositions diverses qui l'ont animé en d'autres manières plus sérieuses: il a eu des exemples d'audace et de radicalisme absolu, témoin M. Marle; une opposition ou résistance soi-disant traditionnelle, témoin Nodier et son école; un éclectisme progressif, éclairé et assez large, témoin le Dict. de l'Acad. de 1835; mais, depuis lors, il faut le dire, le siècle ne paraît point s'être enhardi: il y aura de l'effort à faire pour introduire dans l'édition qui se prépare toutes les modifications réclamées par la raison, et qui fassent de cette publication nouvelle une date et une étape de la langue. C'est à quoi cependant il faut viser.“

Les obstacles qui se présentent à la réforme absolue ou phonétique sont trop grands pour que nous puissions espérer une bonne réussite des tentatives faites sous ce rapport. La force invincible de l'habitude et la tradition de la langue française, plus respectable encore que l'habitude, ont fait et feront échouer tous les systèmes de ce genre, quelque ingénieusement combinés qu'ils soient. D'ailleurs le retranchement de lettres que, étant muettes, les phonographes nomment inutiles, ferait naître un chaos inextricable de difficultés, en empêchant de reconnaître la véritable signification des mots. Qui reconnaît encore du français dans cet apophthegme figuré d'après la réforme phonétique de Mr. Raoux: „Lè jeune z éntellijanse son qome dè bouton de fleur qe lon orè plonjé dan l'ô boulante; èle z on perdu leur force vitale dan le chôdron fumant de la moderne éduqasion," ou qui démêlerait le sens du billet phonographique proposé par Mr. Vanier et conçu en ces termes: O savan qe repondré-vou? S'agira-t-il d'entendre: Au savant, aux savants, ô savant ou ô savants? D'ailleurs si les phonographes se piquent d'écrire d'après la prononciation, quelle est celle qu'ils ont adoptée? Il est vrai que pour la bonne société de chaque pays il ne devrait y avoir qu'une prononciation modèle, mais est-ce qu'il sera possible aux individus de se défaire entièrement de ces nuances d'accent, d'intonation, qui dès les premiers mots trahissent la province qui les a vus naître? Le système phonographique aurait l'unique avantage de rendre plus facile l'instruction primaire; on pourrait l'appliquer dans les salles d'asile et dans les écoles de village; grâce à cette méthode on parviendrait à enseigner à un enfant à lire et à écrire en peu de mois, tandis que le système d'orthographe actuel exige plusieurs années; mais cet avantage reste encore illusoire, si par des exercices adroitement composés et gradués on ne met point les élèves à même de passer enfin à l'orthographe usuelle.[1])

Nous finirons ce traité par une énumération des changements qu'exige la réforme modérée, sans toutefois avoir la prétention d'en faire une collection complète.

I. a) La lettre **ch**, dans les mots d'origine grecque, se trouve représentée par **c** (caractère, colère), par **k** (kilo et ses composés) ou par **qu**, (monarque, exarque), le h ayant disparu dans ces mots qui sont au nombre de 38.

b) Par **ch** prononcé k (achromatique, archange, archiépiscopal, catéchumène), mots au nombre de 72.

c) Par **ch** prononcé à la manière française (Achéron, archiduc, charité, charte), au nombre de 36.

---

[1]) „Ces modifications" dit M. F. Didot., l. c. p. 4, „seraient d'autant plus utiles et opportunes qu'elles hâteraient le développement et la propagation de l'étude de l'instruction primaire dans nos campagnes, et l'enseignement de la langue française aux Arabes, moyen le plus sûr de nous les assimiler. . . . Faciliter l'écriture et la lecture de la langue nationale, c'est contribuer à la répandre et à la maintenir."

On réclame une réforme ou d'orthographe ou de prononciation pour les mots énumérés sous **b**, afin de pouvoir les ranger parmi ceux de la première ou de la troisième catégorie. On écrirait donc: arcange, acromatique, et l'on prononcerait „archiépiscopal“ à la française.

Les difficultés qui résultent de cette réforme pour un petit nombre de mots pourraient être évitées par une observation dans le Dictionnaire que le **ch** se prononce comme **k**; p. ex.: antechrist, archéologue, choeur, chrétien, malachite, orchestre etc.

II. Il y a des contradictions choquantes dans l'emploi du **h**, figurant l'esprit rude des Grecs. Pourquoi conserver cette lettre dans: arrhes, myrrhe, rhume, rhythme, quand on l'a supprimée dans: rapsode, résine etc.? Pourquoi ne pas l'abolir dans: catarrhe, diarrhée, quand elle ne se trouve plus dans: hémorragie, hémorroïdes? Quant a l'**h** aspirée des Français on ne peut s'en passer au commencement des mots à cause des altérations qu'en subirait nécessairement la versification.

III. Les lettres **ph** et **th**, diphtongues que condamnait déjà Ronsard „comme insupportable entassement de lettres, signe de notre ignorance et peu de jugement,“ et dont nous devons principalement l'introduction dans la langue française aux Estienne, on en demande instamment l'abolition, du moins dans les mots d'un usage ordinaire; vu que l'Académie a déjà supprimé l'**h** dans „trésor, trône, autoriser etc. Elle écrit encore: phthisie, ophthalmie etc., mais quoi de plus barbare en français que ces groupes de 4 consonnes!

IV. Quant aux lettres doubles, on ne devrait les conserver que pour marquer l'élévation du ton sur la syllabe qu'elles terminent: molle, folle, chatte, sotte, et dans les mots où leur présence est encore sensible à l'oreille, même contrairement à l'orthographe latine.

V. l'Académie dans son Dictionnaire n'a point adopté de règle fixe à l'égard de la composition des mots et de l'emploi du tiret. Il serait désirable que la nouvelle édition, en agglutinant la plus grande partie des mots composés, contribuât non seulement à simplifier l'orthographe, mais encore à supprimer les difficultés pour la formation du pluriel.

Pourquoi ne pas écrire: va-s-y, comme on écrit va-t-il?

VI. L'orthographe des mots terminés en ant et ent est fort arbitraire. Les substantifs et adjectifs verbaux qui ne viennent pas du latin: attachant, bondissant, brisant, les participes présents sans aucune exception, et les substantifs et adjectifs verbaux de verbes français formés sur la première conjugaison latine ont la terminaison ant. Mais les substantifs et adjectifs verbaux formés sur les trois autres conjugaisons latines, sont terminés tantôt en ant, tantôt en ent, sans aucun motif apparent. Il vaudrait mieux donner à tous ces mots la désinence ant, parceque alors on ne serait plus induit en erreur par la terminaison latine ens, on abolirait une orthographe arbitraire, et on

éviterait l'homographie qui, dans 17 de ces mots, se présente avec la 3me personne du pluriel: affluent, ils affluent, violent, ils violent, excellent, ils excellent.[1])

VII. Par des raisons à peu près pareilles il faudrait ramener à la même orthographe les mots ayant les désinences ance et ence.

VIII. On épargnerait aux étrangers bien des difficultés d'orthographe et de prononciation, si l'Académie voulait adopter un système régulier pour l'orthographe des syllabes ti et tion où la lettre t a le son exceptionnel du s. En substituant partout à ce t le c, ou en désignant par une espèce de cédille que le t a le son de c, on ferait disparaître bien des inconvénients.[2])

IX. La lettre y devrait être ramenée à son véritable emploi, qui est le remplacement du i double: ayons, crayon, citoyen, pays.

X. Il serait bien facile d'abolir la lettre parasite e dans des mots comme gageure, affligeant par une petite modification typographique de la lettre g. On a proposé un g dont la branche j serait surmontée d'un point.

XI. On éliminerait enfin une des règles sur la formation du pluriel en écrivant dans les substantifs chou, genou etc. le pluriel comme dans les mots: clous, filous.

Nous renvoyons ceux qui s'intéressent au sujet que nous venons de traiter, à l'ouvrage aussi intéressant que scientifique de Mr. Firmin Didot: Observations sur l'orthographie ou orthographe française, que nous avons

---

[1]) Le nombre des mots qui se terminent en ent est relativement très-faible comparé à ceux dont la désinence est en ant; d'ailleurs aucune règle fixe n'a présidé à leur formation. P. ex.:

2. Conj.	plaisant, répondant	et	abstinent, permanent
	contenant, attenant	et	continent, éminent.
3. Conj.	confiant, suivant	et	confident, conséquent
	affligeant, cédant	et	négligent, précédent.
4. Conj.	aveuant, inconvenant	et	inconvénient, expédient
	amollissant	et	émollient.

Lors des discussions préliminaires pour le Dict. de l'Académie en 1694 Bossuet avait proposé de maintenir au part. présent et au gérondif la désinence ant, et de donner à tous les autres mots la forme ent. Ceux qui savent le latin se tireront bien d'affaire relativement à cette bizarrerie orthographique; mais l'orthographe ne doit-elle exister que pour les savants, ou voudrait-on enseigner aux enfants des écoles primaires le latin avant de leur donner des règles d'orthographe française?

[2]) Qui n'a entendu dix fois raconter une charmante anecdote dont Nodier est le héros? Lisant à l'Académie des remarques sur la langue française, il disait que le t entre deux i a d'ordinaire, et sauf quelques exceptions, le son de l's:

Vous vous trompez, Nodier, la règle est sans exception, lui cria Emmanuel Dupaty. — Mon cher confrère, répliqua le malicieux grammairien avec une humilité sarcastique, prenez picié de mon ignorance, et faites-moi l'amicié de me répéter seulement la moicié de ce que vous venez de dire.“ (Fournel.)

cité en plusieurs endroits, et auquel nous devons les notices bibliographiques qui se trouvent dans cet aperçu historique. Dans sa longue carrière typographique — Mr. Didot est imprimeur-libraire de l'Institut de France — il a dû souffrir plus que tout autre des inconvénients d'une orthographe aussi compliquée et inconhérente que l'est celle de sa nation, et le vif désir d'y remédier lui a mis la plume à la main, afin d'entrer dans les plus minutieux détails des tentatives de réforme faites depuis le XV. siècle. Sa réforme n'est pas le bouleversement; elle se compose de modifications, fort peu sensibles quand on les prend une à une, et qui toutes ensemble produisent pourtant une différence notable. Nous ne doutons pas que ses propositions ne soient favorablement accueillies par ceux qui rédigent la nouvelle édition du Dictionnaire de l'Académie. „Toute innovation, sans doute,“ dit Mr. Didot, „surprend et paraît même chocante au premier abord; mais, une fois introduite, elle devient aussitôt familière. C'est une véritable conquête qui, dès lors et d'un consentement unanime, fait partie du domaine public.“ Et Mr. Jullien ajoute: „Il en serait d'un système régulier d'orthographe comme de notre système métrique, comme des billets de banque de cent francs et des coupures inférieures qu'on va nous donner. Avant l'essai, il se trouve quantité de gens pour s'effrayer des malheurs que ces créations vont amener; et l'on s'étonne quand elles sont accomplies, qu'elles n'aient fait que du bien et que personne n'ait songé à s'en plaindre.“

W. Kauffmann.



Zur Chronik der Schule.

Das Schuljahr 1868/69 begann den 21. April. Die Pfingstferien dauerten vom 30. Mai bis 3. Juni, die großen Ferien das erste Mal für die gesammte Schule vier Wochen vom 18. Juli bis 17. August, die Michaelisferien vom 3. September bis 12. Oktober, die Weihnachtsferien vom 23. Dezember bis 5. Januar 1869.

Sonst fiel der Unterricht wegen der Stadtverordneten-Wahlen den 16. und 17. Novbr. aus. — Der Königliche Geburtstag wurde 1868 den 21. März feierlich begangen, wobei Herr Prediger Lange die Festrede über die Pflichten, welche das Christenthum den Staatsangehörigen dem Oberhaupte gegenüber auflegt, hielt.

Die herkömmlichen Klassenspaziergänge unter Verantwortlichkeit der betreffenden Ordinarien fanden unter stets reger Betheiligung von Seiten des gesammten Collegiums und der Eltern unserer Schülerinnen an freien Nachmittagen Statt; da wegen schlechten Wetters die erste Klasse nicht dazu kommen konnte, ihren halbtägigen Ausflug zu unternehmen, so wurde an dessen Stelle eine musikalische Abendunterhaltung am 1. September veranstaltet, bei welcher die Schülerinnen Clavierpiecen und Gesänge vortrugen.

Am 16. und 19. September Nachmittags von 3 Uhr ab hat ein Turnfest vor einer zahlreichen Versammlung geladener Gäste stattgefunden. Das Nähere in der Beilage.

Die Weihnachtsbescheerung von Seiten der drei oberen Klassen an 47 außerhalb der Schule stehende arme Kinder, welche mit vollständigen Anzügen, Schreibmaterialien, den üblichen Eßwaren und einem großen Christbaum beschenkt wurden, fand den 23. Dezember statt. Eine Festansprache unseres ersten Religionslehrers, des Herrn Diakonus Treblin, und einige passende Gesänge (Gelobt seist du, Jesu Christ — Heil'ge Nacht, stille Nacht) gaben der Feststimmung trefflichen Ausdruck.

Nach dem im letzten Programm angezeigten Tode des Stadtschulraths Wimmer übernahm Herr Stadtrath und Syndikus Dickhut mit der interimistischen Verwaltung der Stelle auch den Vorsitz in unserem Curatorium, letzteres jedoch nur bis Michaelis v. J. Die in

diese Zeit fallenden organischen Maaßnahmen hat er durch seine exacte Weise jederzeit mit dankenswerthestem Eifer gefördert.

Von da ab ist Herr Stadtrath v. Ysselstein definitiv an seine Stelle getreten.

Nachdem Herr Dr. v. d. Velde ein Jahr mit gutem Erfolge und freudiger Hingabe an unserer Anstalt den französischen Unterricht in den oberen Klassen ertheilt hatte, ist mit Ostern 1868 als Prorector der Schule Herr Kauffmann, bisher Oberlehrer an der städtischen höheren Töchterschule zu Görlitz, in das Collegium eingetreten und mit dem französischen Unterricht in Klasse I, II und III und dem deutschen in Klasse II betraut worden. Seine förmliche Einführung fand den 27. April statt. Ueber seine Lebensverhältnisse giebt er Folgendes an:

„Otto William Kauffmann, geboren zu Graudenz am 3. April 1818, kam schon in seinem ersten Lebensjahre nach Saarlouis, wohin sein Vater als Zeuglieutenant versetzt worden war. Er besuchte theils die Elementarschulen, theils das damalige Progymnasium jener Stadt, kehrte dann 1832, nachdem sein Vater 1831 plötzlich gestorben war, mit seiner Stiefmutter nach Westpreußen zurück und besuchte das Gymnasium in Marienwerder von Quinta bis Prima. Sehr drückende häusliche Verhältnisse machten es ihm unmöglich, seiner Neigung, sich den Wissenschaften zu widmen, Folge zu geben; durch die mannigfachsten Lebensverhältnisse hindurch fand er jedoch den Weg wieder, auf den ihn Neigung und Beruf stets hingewiesen hatten: das Lehramt. Nachdem derselbe vom Jahre 1842—43 in Marienburg als Privatlehrer fungirt, ging er nach Graudenz, seiner Vaterstadt, wo er, nach abgelegtem Lehrer-Examen, am 21. Oktober 1844 an der neu gegründeten höhern Töchterschule fest angestellt wurde. Er verblieb in dieser Stellung 15 Jahre, bis Michaeli 1859, wurde dann in Spandau für die 2. Lehrerstelle an der dortigen höheren Töchterschule gewählt, vertauschte diese Stellung aber bereits nach einem Jahre, um nach Görlitz überzusiedeln, woselbst er in die 4. Lehrerstelle eintrat und, nachdem er im Jahre 1864 vor der Königl. wissenschaftlichen Prüfungs-Kommission zu Breslau das Examen pro fac. doc. in den neueren Sprachen abgelegt, bis in die 2. Oberlehrerstelle hinaufrückte. Er fungirte in Görlitz fast 8 Jahre an der genannten Anstalt und hat die Proreftorstelle an der höheren Töchterschule am Ritterplatz hierselbst im April 1868 übernommen."

Gleichzeitig verließ auch Fräulein Auguste Primer nach 19jähriger segensreicher Wirksamkeit als Handarbeitslehrerin die Schule, welche ihr ein gutes Andenken bewahrt; und Fräulein Anna Hinz übernahm den französischen Unterricht in den durch Theilung veranstalteten Parallelabtheilungen von Klasse VI, V und IV.

Herr Prediger Lange, welcher den evang. Religionsunterricht in den obersten Klassen seit Ostern 1866 und den in Klasse IV vertretungsweise in dem voraufgegangenen Vierteljahre gegeben hatte, ward als Pastor nach Peterwitz bei Reichenbach Ostern 1868 berufen. Auch ihm hat die Anstalt für seine treuen Dienste herzlichen Dank zu sagen. Sein Nachfolger ist Herr Diakonus Treblin von der Kirche zu St. Bernhardin geworden.

Auch Herr Caplan Freundt, seit Jahren katholischer Religionslehrer an der Anstalt, schied, aus Kränklichkeit, Ende Mai aus unserer Mitte. Collegen und Schülerinnen hatten ihn aufrichtig lieb und werden seiner stets gern gedenken. Herr Licentiat Micke hat seine Stunden übernommen.

Der Gesundheitszustand war im Allgemeinen ein guter; nur daß im laufenden Vierteljahre einige kleinere Erkrankungen von Lehrern stattgefunden haben und Herr Marsch nun schon seit längerer Zeit darniederliegt. Die Vertretung des Letzteren führte insofern größere Schwierigkeiten herbei, als, wegen Mangels geeigneter Ersatzkräfte und weil der wissenschaftliche Unterricht fast ausnahmslos Vormittags liegt, in den oberen Klassen die Zeichen- und Schreibstunden und auch einzelne andere Stunden ausfallen, dafür einige Handarbeitsstunden zugelegt werden mußten, um namentlich den Rechen- und Deutschen Unterricht den Herren Dr. Carstädt und Asser und Fräulein Steiner übergeben zu können.

Der früher ausgeschiedene College, Herr Peukert, verstarb am 22. November 1868 und ist von seinen ehemaligen Amtsgenossen und Schülerinnen zur Ruhe begleitet worden.

Ottilie Dietrich, Schülerin der vierten Klasse, wurde am 11. Oktober 1868 ungeahnt durch den Tod aus unserer Mitte gerissen; die Schule hat ihre Theilnahme an dem Trauerfalle zu beweisen nicht versäumt.

Die von dem verehrten Schiller-Vereins-Vorstande unserer Anstalt zugewendete Prämie, aus einem Prachtexemplar der gesammten Werke des Dichters bestehend, ward unter passender Ansprache des Rectors an Henriette Zeidler, Schülerin der ersten Klasse, vergeben.

An sonstigen Geschenken gingen der Schule zu:

von Herrn Dr. v. d. Velde: Hauff, W., sämmtliche Werke, 4. Band;
von Herrn Prorektor Kauffmann: Hoffmann, Fr., die Lebensversicherung 1861, und Richter, Friedr., Darstellungen aus dem Leben der Säugethiere. 1. Thl. 1848;
von Herrn Kaufmann Vollradt: Graphit aus Budweis in verschiedenen Stadien der Verarbeitung;
von Herrn Referendarius Felscher in Glatz verschiedene Mineralien;
von Herrn Professor Dr. Neugebauer in Warschau ein Pinienzapfen (Pinus pinea);
von Herrn Rittergutsbesitzer J. Meyer auf Ströhoff ein Wespennest;
von Herrn Kaufmann Sperlich ein Wolfsmilchschwärmer;
von Fräulein Anna Hinz einige rohe Bernsteinstücke, bei Colberg gefunden;
von Marie John, Schülerin der dritten Klasse, eine halbe Kokusnuß;
von Marie Ottmann, Schülerin der ersten Klasse, eine kleine Elektrisirmaschine und eine Leydener Flasche.

Der poetische Memorirstoff ward für alle Klassen systematisch festgestellt, so zwar, daß auch hier das unten Gelernte oben wiederholt und zur Literaturgeschichte verwerthet wird.

Neu ist noch die Einrichtung regelmäßiger, halbjährig wiederkehrender Klassenexamina vor versammeltem Collegium.

Da die erste Klasse die enorme Zahl von 45 Köpfen zu Michaelis 1868 erreichte, so mußte eine derartige Verlegung der Klassen stattfinden, daß der erst vor Kurzem erlangte Vortheil, einen eigenen Prüfungssaal zu besitzen, wieder aufgegeben und in demselben die unterste zahlreichste Klasse untergebracht wurde.

Zu den in der beiliegenden Turnfest-Ordnung vom September 1868 gegebenen

Nachrichten sei noch Folgendes nachgetragen. Seit Anfang dieses Jahres ist zu den Geräthschaften eine Hang- und Stemmschaukel (Wippe) für sämmtliche Turnerinnen hinzugekommen. Innerhalb vier Wochen kommen zwei Stunden Uebungen an der Wippe dazu. Ebenso treten auf der Unterstufe in der zweiten Stunde der ersten Woche Marschirübungen dazu.

Genau wie im Vorjahre ist hier eine eben eintreffende Trauernachricht einzuschalten. Unser oben als erkrankt bezeichneter College Herr Friedrich Marsch ist gestern den 10. März am Typhus verschieden. Nur bis ins 54. Lebensjahr hat er es gebracht. Für heut soll nur noch gesagt sein, daß es der gesammten Schule besonders schmerzlich sein muß, in ihm ihr ältestes Mitglied zu verlieren. Wir betrauern in ihm einen lieben, werthen Freund, einen fleißigen, treuen Mitarbeiter.

Schul-Besuch im Oktober 1868.

Klasse.	Gesammtzahl.	Evang.	Kath.	Altluth.	Mos.	Frei vom Schulgeld.	Halbfrei.	Frei als älteste von 3 Schwestern.	Immun.	Auswärtige.	Von Handarbeiten dispens.	Vom Gesang dispens.	Turnende.	Bis dato abgemeld.
I.	45	32	1	—	12	4	—	5	1	1	7	9	25	19
II.	43	31	4	—	8	3	1	8	2	1	8	14	15	10
III.	54	31	3	1	19	4	—	3	2	4	20	9	28	7
IV.	61	37	7	—	18	5	—	4	—	2	8	3	31	1
V.	65	45	6	—	14	1	1	6	—	—	13	5	27	6
VI.	71	44	8	—	19	1	1	4	2	—	10	5	32	1
VII.	67	42	4	—	20	—	2	2	1	—	11	—	29	3
VIII.	78	54	5	—	19	—	—	—	1	—	14	—	50	1
Insgesammt.	484	316	38	1	129	18	4	32	9	8	91	45	237	48

Lehrer-Collegium im Oktober 1868.

I. Ordentliche Lehrer:

1. Dr. Luchs, Rektor.
2. Kauffmann, Prorektor.
3. Dr. Weisser.
4. Dr. Carstädt.
5. Marsch.
6. Asser.
7. Hanke.

II. Außerordentliche Lehrer:

1. Diakonus Treblin.
2. Licentiat Micke.
3. Dr. Samuelsohn.
4. Schubert, Gesanglehrer.
5. Fräulein Pflug.
6. Fräulein Steiner.
7. Fräulein Hinz.

Für den Handarbeits-Unterricht:

8. Frau Reymann.
9. Fräulein Zapner.
10. Fräulein Stenzel.
11. Fräulein Neumann.
12. Fräulein Priebsch.
13. Fräulein Dittrich.
14. Fräulein Pohl.

Für das Turnen:

15. Henschel.
16. Fräulein Lischke.

Uebersicht der Unterrichtsstunden und ihre Vertheilung unter das Collegium im Oktober 1868.

Klasse.	Ordinarius.	Evang. Religion.	Kathol. Religion.	Mos. Religion.	Deutsch.	Französisch.	Rechnen.	Geschichte	Geographie.	Naturkunde.	Zeichnen.	Schreiben	Gesang.	Handarbeiten.	Turnen	Summa obligat.	Summa überhpt.
I.	Rector	3 Treblin	2 Micke	2 Samuelsohn	5 Rector	4 Kauffmann 3 Pflug	2 Carstädt	3 Rector	1 Rector	2 Carstädt	2 Marsch	1 Marsch	2 Schubert	4 Stenzel	2 (Henschel und Lichte.)	28	34
II.	Kauffmann				4 Kauffmann	5 Kauffm. 2 Pflug	3 Carstädt	2 Rector	2 Rector	2 Carstädt	2 Marsch	1 Marsch		4 Neumann		28	34
III.	Carstädt	3 Asser		2 Sam	4 Carstädt	6 Kauffm.	3 Carstädt	2 Rector	2 Weisser	2 Carstädt	2 Marsch	2 Marsch	2 Schubert	4 Neumann	2	28	34
IV.	Weisser	3 Steiner	2 Micke		4 Weisser	6 Weisser (4 Hinz)	3 Marsch	2 Steiner	2 Weisser	2 Carstädt	2 Marsch	2 Marsch		4 Stenzel und Priebsch		28	34
V.	Marsch	3 Asser		2 Sam.	4 Marsch	6 Weisser (4 Hinz)	3 Marsch	2 Steiner	2 Steiner	2 Carstädt	2 Steiner	2 Asser	2 Schubert	4 Zapner und Priebsch	2	28	34
VI.	Pflug	3 Pflug	2 Micke		4 Steiner	6 Pflug (4 Hinz)	4 Steiner	—	1 Steiner	2 Hanke	—	4 Asser	1 Schubert	4 Zapner und Dittrich		25	31
VII.	Asser	3 Pflug		2 Sam.	7 Asser	2 Pflug	5 Asser	—	—	2 Hanke	—	3 Hanke	1 Schubert	4 Reymann und Pohl	2	23	29
VIII.	Hanke	3 Hanke			11 Hanke	—	4 Hanke	—	—	—	—	Beim Deutschen	—	4 Reymann und Dittrich	2	18	24
Sa.	—	21	6	8	43	40 (+12)	27	11	10	14	10	15	8	32	10	206	262

Bei der Summa (262) sind die kath. und mos. Religionsstunden nicht mitgerechnet.

Die von Ostern 1868 bis dahin 1869 durchgenommenen Lehrstoffe.

Evangelische Religion.

Klasse VIII.: Folgende biblische Geschichten wurden erzählt, zum Verständniß gebracht und angeeignet: Die Schöpfung, Erschaffung des Menschen, Paradies, erste Sünde, Strafe, Kain und Abel, Sündfluth und Noah, Abrahams Berufung, Jakob, Joseph und seine Brüder, Jesu Geburt, die Weisen, der Knabe Jesu im Tempel. Hierauf bezügliche Bibelsprüche und Liederverse, die 10 Gebote, das Vaterunser, Morgen- und Abendgebete. — Kolde's erstes Religionsbuch. — Cursus $\frac{1}{2}$ jährig. 3 St. Hanke. — **Klasse** VII.: Das erste Hauptstück mit der Luther'schen Erklärung, gelernt und kurz erklärt. Aus Kolde's Religionsbuch 13 Geschichten, aus dem alten Testament: von „Abraham's Berufung" bis „die heiligen zehn Gebote"; aus dem neuen Testament: die Verkündigung, die Geburt Jesu (wiederholt), die Darstellung im Tempel, Taufe Jesu. Außerdem die 4 Geschichten der Einleitung, Liederverse und Bibelsprüche. Cursus $\frac{1}{2}$ jährig. 3 St. Pflug. — **Klasse** VI.: Das erste Hauptstück umfassender erklärt und gelernt. Aus Kolde's Religionsbuch sechs Geschichten aus dem alten und neun aus dem neuen Testament. Die früher gelernten herangezogen und wiederholt. Die beiden vorgeschriebenen Lieder: „Wie groß ist des Allmächtigen Güte"; „Wenn ich, o Schöpfer, deine Macht"; außerdem ein Oster- und ein Weihnachtslied, und Bibelsprüche. Cursus $\frac{1}{2}$ jährig. 3 St. Pflug. — **Klasse** V.: Alle früheren Geschichten wurden wiederholt und folgende neue (die aus dem Neuen Testamente nach den Perikopen) gelernt: Josua's Führung und Eroberung, Deborah, Simson, Theilung des Reiches, Gefangenschaft. Luc. 18, 31—43; Joh. 13, 1—15; Luc. 22—24; Luc. 24, 13—35; Joh. 20, 19—31 gelesen, erklärt und gelernt. Das erste Hauptstück wiederholt, und gelernt das zweite Hauptstück, 4 Lieder und passende Bibelsprüche. 3 St. Asser. — **Klasse** IV.: Die früher gelernten Geschichten des alten Testaments wiederholt und 12 neue bis zu Salomo's Tode wurden hinzugefügt. Aus dem Neuen Testament wurden 13 Perikopen aus den Evangelien gelesen, erklärt und gelernt. Aus dem Katechismus nach Wiederholung des 1. und 2. Hauptstückes, das dritte Hauptstück nach Kolde's Katechismus erklärt und gelernt, dazu 20 neue Sprüche und 6 neue Kirchenlieder. 3 St. Steiner. — **Klasse** III.: Wiederholung der gesammten biblischen Geschichte des Alten und Neuen Testaments nach Zeitabschnitten mit

besonderer Berücksichtigung der Geographie und Alterthümer Palästinas. Bibelkunde im Umriß. Wiederholt wurden die 3 ersten Hauptstücke, erklärt und gelernt das 4. und 5. mit Sprüchen, außerdem 6 Kirchenlieder und 14 Abschnitte aus dem Neuen Testamente. 3 St. Asser. — **Klasse II. und I.:** Ueberblick der Kirchengeschichte von den Vorläufern der Reformation bis auf die neuere Zeit. Erklärung sämmtlicher und Memoriren der hauptsächlichsten Evangelien des Kirchenjahres. Vom Katechismus wurde der 1. Artikel und das 1. Hauptstück, letzteres dem ersteren eingefügt, erklärt. Passende Bibelstellen wurden gelernt, dictirte Fragen schriftlich beantwortet, Kirchenlieder wiederholt und neu gelernt. 3 St. Diakonus Treblin.

Katholische Religion.

Licentiat Micke.

III. **Abtheilung (6., 7., 8. Klasse).** Die Elemente der Glaubens- und Sittenlehre, nach dem kleineren Diöcesan-Katechismus, in Verbindung mit ausgewählten biblischen Geschichten des Alten und Neuen Testamentes. 2 St. — II. **Abtheilung (4., 5. Klasse).** Erklärung des apostolischen Glaubensbekenntnisses, nach dem größeren Diöcesan-Katechismus. — Grundzüge der biblischen Geographie. — Die Leidensgeschichte Jesu. 2 St. — I. **Abtheilung (1., 2., 3. Klasse).** Das erste Hauptstück des größeren Diöcesan-Katechismus ward wiederholt; darauf die Lehre von den heil. Sacramenten bis zu dem der Buße einschließlich, sowie das Wichtigste aus der Pflichtenlehre, der Lehre vom Kirchenjahre und dem Cultus der Kirche durchgenommen. 2 St.

Mosaische Religion.

Dr. Samuelsohn.

IV. **Abtheilung (7. und 8. Klasse).** Bibl. Geschichte: Von der Schöpfung bis zum Tode Joseph's, nach Dr. Levy's Bibl. Geschichte mit Berücksichtigung der von dem Inhalt der Erzählungen abzuleitenden Moral. Bibelverse. 2 St. — III. **Abtheilung (5. und 6. Klasse).** Bibl. Geschichte: Von dem Tode Joseph's bis Samuel, nach demselben Leitfaden, behandelt wie in Abtheilung IV. Bibelverse. 2 St. — II. **Abtheilung (3. und 4. Klasse).** Bibl. Geschichte: Von Samuel bis zu Saul's Tode. 1 St. — Bibelkunde. 1 St. (Sommerhalbjahr.) Jüdische Geschichte: Abriß der Geographie von Palästina. Jüdische Geschichte vom Tode Saul's bis zum babylonischen Exil. (Winterhalbjahr.) 2 St. — I. **Abtheilung (1. und 2. Klasse).** Religionsgeschichte: Vom Aufstande unter Führung der Hasmonäer bis zur Zerstörung Jerusalems durch Titus. 1 St. — Religion: Pflichtenlehre. 1 St.

Deutsch.

Klasse VIII.: Ziemlich geläufiges Lesen und Schreiben deutscher und lateinischer Schrift, Nachschreiben leichter Dictate, Memoriren kleiner Gedichte. Die Sprachübungen knüpfen sich an naturgeschichtliche Gegenstände, besonders Thiere. In drei Abtheilungen.

Lesebücher von Seltzsam. 11 St. Hanke. — **Klasse** VII.: Orthographie wurde praktisch durch Abschriften und Diktate, und, soweit faßbar, nach gegebenen Regeln eingeübt. Dabei Kennenlernen der leichtverständlichen Wortklassen, das Faßbarste aus der Interpunktionslehre. Leseübungen. Lernen kleiner Gedichte. Alle 8 Tage Anfertigung kleiner häuslicher Arbeiten. Deutsches Lesebuch von Seltzsam. 7 St. Asser. — **Klasse** VI.: Die Kenntniß der Orthographie wurde durch Regeln und Diktate erweitert und befestigt. Der einfache Satz mit einem Objekte und einem Umstandswort in seinen drei Formen; verbales und copulatives Prädikat, das Dingwort, das Zeitwort, alle übrigen Wortarten, und die Interpunktion des einfachen Satzes wurde im Anschluß an die Lectüre kennen gelernt. Wöchentlich eine häusliche schriftliche Arbeit als Aufsatz. Gedichte und Prosastoff dienten als Memorirübungen. Lesebuch von Auras und Gnerlich, erster Theil. 4 St. Steiner. — **Klasse** V.: Der erweiterte und bekleidete Satz. Das Passiv. Die gesammte Orthographie. Lese-, Sprech-, Memorirübungen. Alle 14 Tage ein zu Hause corrigirter Aufsatz (Erzählungen oder Briefe), und dazwischen andre in der Klasse besprochene Arbeiten. Lesebuch von Auras und Gnerlich, erster Theil. 4 St. Marsch, im letzten Vierteljahr Steiner. — **Klasse** IV.: Vierzehntägige deutsche Aufsätze, bestehend in Erzählungen, Briefen, Beschreibungen; andere Aufsätze wurden nebenher in der Klasse vorgelesen und besprochen; wöchentlich ein Specimen, bestehend in einem Diktat zur Einübung der Orthographie und Interpunktion. Memoriren von erklärten Gedichten. Lesen und Besprechung von Lesestücken in Bezug auf Inhalt und Satzbau mit besonderer Betrachtung des zusammengesetzten Satzes und seiner Theile, nach dem Lesebuch von Auras und Gnerlich. 4 St. Dr. Weisser. — **Klasse** III.: Lesebuch von Hopf und Paulsiek. Wiederholung und Vervollständigung der Formen und Satzlehre, Aufsätze alle 14 Tage, bestehend in Briefen, Erzählungen und Beschreibungen, Auszügen aus Lesestücken u. dergl. in den zwischenliegenden Wochen kleine nur mündlich corrigirte Aufsätze. Von Gedichten wurden besonders gelernt: Schiller's Bürgschaft, Göthe's Sänger, Geibel's Zigeunerbube im Norden, Platen's Grab im Busento und Arndt's deutsches Vaterland. 4 St. Dr. Carstädt. — **Klasse** II.: In beiden Semestern Wiederholung der Satzlehre im Anschluß an die Lektüre. Lektüre prosaischer und poetischer Stücke aus Seinecke's Lesebuch und verschiedener Schiller'scher Balladen 2c. Besprechung des Inhalts und Wiedergabe desselben von den Schülerinnen. Bei Durchnahme der poetischen Stücke das Nothwendigste über die Dichtungsgattungen, die Versfüße und den Reim. Aufsätze alle 14 Tage, Themata meistens im Anschluß an das Gelesene, vom Lehrer zu Hause corrigirt und in der Klasse genau nach Disposition, Form und Inhalt besprochen. Alle 8 Tage ein in der Klasse vorgelesener und beurtheilter Zwischenaufsatz, meistens Aufgaben aus dem Geschäfts- und Verkehrsleben. Wöchentliche Deklamationsübungen. 4 St. Prorektor Kauffmann. — I.: Grammatische Wiederholungen. Lektüre aus Seinecke's Lesebuch, Göthe's „Prosa" (bei Cotta), Schiller's Maria Stuart, Göthe's Hermann und Dorothea. Deklamationsübungen an Gedichten, welche gleichzeitig der Literaturgeschichte dienen. Poetik. Poetische Literatur von Haller bis jetzt. Aufsätze: 1) das Mädchen aus der Fremde (Auslegung); 2) die Geschichte ist keine Sammlung von Geschichten; 3) wie die römische Republik unterging; 4) Eiche und Linde; 5) der anbrechende Herbst; 6) „Just" in Minna von Barnhelm; 7) mein größter Wunsch; 8) Hyon in Babylon, oder „der Apoll

von Belvedere", oder „über den Oberon von Wieland"; 9) woher nehmen die Dichter ihre Gestalten; 10) gegen wen sollen wir dankbar sein? oder „ist Dankbarkeit eine Pflicht? oder warum ist Dankbarkeit so selten?" 11) verschiedene Dispositionen; 12) eine Landschaft im Schnee. Dazwischen: 1) ein Ferienerlebniß; 2) was ich in der Stilstunde gelernt habe; 3) die Gedanken des Gedichts „Abendlied" von Claudius; 4) Mensch und Natur; 5) einige Characterzüge der Römer; 6) Eindruck der Predigt über die Liebe von Ruperti; 7) der Ideengang in der „Frühlingsfeier" von Klopstock; 8) über die Ode „an Fanny" von demselben; 9) der Züricher See von demselben; 10) Parallele zwischen Cäsar und Augustus; 11) ein Brief an eine Lehrerin (Entschuldigung); 12) ein Brief an eine Vermiethsfrau; 13) Grundsätze, verschieden von Absichten; 14) die Welt des Dichters in ihrer Verschiedenheit von der wirklichen Welt; 15) Charakteristik des romanischen Baustils; 16) wie sich die Planeten bewegen; 17) einige Charakterzüge des späteren Mittelalters. 5 St. Rector.

Französisch.

Klasse VII.: Leseübungen, mündliche und schriftliche Uebersetzungen, Vokabellernen. (Hauptwörter, Umstandswörter, pers. Fürwörter, Présent der ersten Conjugation). Gleim's Elementargrammatik. Lection 1—10. 2 St. Pflug. — **Klasse** VI.: Régime direct, Frage- und verneinter Satz, Frageadverb, pronoms, Anrede und Titel, ignorer, participes, die Arten der Verben (nach dem Object), Conjugationsübungen, Vokabellernen, Uebersetzungen mündlich und schriftlich. Wöchentlich eine häusliche Arbeit und ein dictée abgeliefert. Lecture nach Stammer „petit livre de lecture", einzelne Stücke gelesen, übersetzt, besprochen. Gleim. Lection 1—37. 6 St. Pflug. — In der Parallelabtheilung ebenso. 4 St. Hinz. — **Klasse** V.: Die gesammte regelmäßige, die halbunregelmäßige und mangelhafte erste und zweite Conjugation mit allen Regeln. Die meisten Pronoms, die Verba mit verschiedenen und mehreren Casus, die Negationen. — Uebersetzungen, Vokabellernen, mündlich und schriftlich, nach Gleim, Lection 30—65. Wöchentlich eine häusliche schriftliche Arbeit. — Lectüre: Stammer: Petit Livre de lecture. Mit Auswahl p. 15—56; die einzelnen Stücke gelesen, übersetzt, französisch besprochen und auswendig gelernt. 6 St. Dr. Weisser. — In der Parallelabtheilung, ebenso, doch Stammer 31—42. 4 St. Hinz. — **Klasse** IV.: Präpositionen und Conjunctionen, avoir und être nach Formenlehre und Syntax, c'est — que u. A. Theilungssinn, les antérieurs, Steigerung der Adjectifs und Adverbes. Uebersetzungen, Vokabellernen, wöchentlich eine häusliche schriftliche Uebung. — Nach Gleim, Lection 66—88. — Lectüre: Beck, Choix de lectures. Mit Auswahl. S. 1—54. Mehrere Stücke wurden französisch besprochen und auswendig gelernt. 6 St. Dr. Weisser. Ebenso in der Parallelabtheilung, doch Beck 26—42. 4 St. Hinz. — **Klasse** III.: Die §§ 89 2c. der Grammatik von Gleim wurden erläutert und gelernt, die denselben beigegebenen Uebungsstücke theils mündlich, theils schriftlich übersetzt. Dann die unregelmäßigen Zeitwörter, nach vorhergegangener Wiederholung der regelmäßigen Conjugationen und Einübung der Ableitungsregeln. Lectüre: Sommersemester Beck, Choix de lectures N. 22, 24, 26, 28, 87 (22, 24 und 28 memorirt). Wintersemester 38, 39, 41, 100. (Die beiden ersten

memorirt.) An die Lectüre schlossen sich fortwährende Leseübungen und Conversationsversuche an. Wöchentlich ein Exercitium vom Lehrer mit Bezug auf das grammatische und Lesepensum aufgesetzt, und nach genauer häuslicher Correctur in der Klasse besprochen. Wöchentliche Extemporalien in der Klasse. 6 St. Prorector Kauffmann. — **Klasse** II.: Grammatik: Sommers. Wiederholung der früheren Pensa, namentlich der Verben. Die Partizipalregeln. Construction von falloir. Winters. die unregelmäßigen Verben wiederholt. Orthographische Eigenthümlichkeiten einiger regelmäßigen Verben. Anwendung von avoir und être bei den intransitiven, reflexiven und unpersönlichen Verben. Das Substantiv-Geschlecht und Bildung des pluriel, Bildung des fém. der adj., Comparation derselben. Lectüre: Herrig: Premières lectures. S. N. 19, 23, 20, 33, letzteres memorirt. W. N. 45, 46, 47, 50, 75 im Anschluß an die Lektüre häufige Lese- und Conversationsübungen. Exercitien: wöchentlich eins, vom Lehrer zu Hause corrigirt und in der Klasse durchgenommen. Extemporalien wöchentlich. 5 St. Pror. Kauffmann. — Conversation angeknüpft an Ploetz, vocabulaire systématique; die §§ 1—5 auswendig gelernt und besprochen, schriftliche Sätze über die Vokabeln; einige dialogues gelesen und besprochen; wöchentlich ein Spezimen. 2 St. Pflug. — **Klasse** I.: Grammatik. Sommers.: Eigenthümlichkeiten in der Orthographie der regelmäßigen und im Gebrauch der reflexiven und intransitiven Verben. Die Lehre vom Subjonctif und den Participien. Winters.: Wiederholung der Zeitwörter, des substantif, adjectif, adverbe, die prépositions, noms de nombre und Wiederholung des Sommers.-Pensums. Lektüre: Herrig, Premières lectures. Sommers. N. 54, 55, 56, 57, 58. Winters. N. 92, 95, 96, 101, 72 im Anschluß an dieselbe häufige Lese- und Conversationsübungen. Wöchentlich ein Exercitium, vom Lehrer zu Hause corrigirt und dann in der Klasse besprochen. Häufige Extemporalien. 5 St. Pror. Kauffmann. — Conversationsübungen, angeknüpft an Ploetz vocabulaire syst. Die §§ 11, 13, 27 und 29 gelernt; wiederholt 1, 6, 20, 30, 31. Athalie von Racine gelesen und übersetzt, Act. 4—5; „mon étoile" von Scribe gelesen und übersetzt. Einiges auswendig gelernt. Wöchentlich ein Spezimen über den Lernstoff und von Zeit zu Zeit ein kleiner freier Aufsatz. 3 St. Pflug.

Rechnen. [1]

Klasse VIII.: 3 Abtheilungen: Die erste Abtheilung hatte die ersten 2 Species im unbegrenzten Zahlenraume; die zweite die vier Species im Zahlenraume von 1 bis 100, und die dritte von 1 bis 20. Kopf- und Tafelrechnen. 4 St. ½ jährig. Hanke. — **Klasse** VII.: Die 4 Species im unbegrenzten Zahlenraume mit unbenannten und gleichbenannten Zahlen. Kopf- und Tafelrechnen. 5 St. ½ jährig. Asser. — **Klasse** VI.: Die vier Species mit ungleichbenannten Zahlen. Kopf- und Tafelrechnen. 4 St. ½ jährig. Steiner. — **Klasse** V.: Einfache Regel de tri, Zeitrechnung und Vorübungen zur Bruchrechnung. Kopf- und schriftliches Rechnen. 3 St. Marsch, im letzten Vierteljahr Asser. — **Klasse** IV.: Wiederholung des vorigen Pensums und Einübung der vier Species mit Brüchen durch Kopf-

[1]) Ueberall sind Blümel's Rechenhefte eingeführt.

und Tafelrechnen. 3 St. ½jährig. Marsch, zuletzt Dr. Carstädt. — **Klasse III.**: Regel de tri, einfache und zusammengesetzte, im Kopf und an der Tafel. 3 St. ½jährig. Dr. Carstädt. — **Klasse II.**: Zins-, Gesellschafts-, Mischungsrechnung und Decimalbrüche. 3 St. ½jährig. Dr. Carstädt. — **Klasse I.**: Im Sommerhalbjahr Wiederholung des gesammten Gebiets, namentlich der Zins-, Gesellschafts-, Mischungsrechnung und der Decimalbrüche, im Winterhalbjahr nach Vorausschickung der allgemeinsten geometrischen Grundsätze die Berechnung von Flächen und Körpern. 2 St.[1]). Einjährig. Dr. Carstädt.

Geschichte.[2])

Klasse V.: Aus der Geschichte Schlesiens und Preußens, mit Bezugnahme auf die allgemeine deutsche. Halbjährig. 2 St. Steiner. — **Klasse IV.**: Im Sommer: Aus der orientalischen und griechischen Geschichte. Im Winter: Aus der römischen Geschichte. 2 St. Steiner. — **Klasse III.**: Aus der Geschichte des Mittelalters, namentlich der vaterländischen. Einjährig. 2 St. Rector. — **Klasse II.**: Aus der neueren Geschichte, namentlich der vaterländischen. Einjährig. 2 St. Rector. — **Klasse I.**: Mittelalter und Neuzeit. Das darüber früher Gelernte befestigt und vertieft. Mit besonderer Berücksichtigung der Kulturelemente. Einjährig. 3 St. Rector.

Geographie.[3])

Klasse VI.: Breslau, Schlesien, Preußen, Deutschland, Europa, die Welttheile, Erde, Himmel, Weltgegenden, Karten. Halbjährig. 1 St. Steiner. — **Klasse V.**: Deutschland und Preußen specieller. Halbjährig. 2 St. Steiner. — **Klasse IV.**: Europa außer Deutschland. Halbjährig. 2 St. Dr. Weisser. — **Klasse III.**: Die fremden Erdtheile. Einjährig. 2 St. Dr. Weisser. — **Klasse II.**: Europa genauer, namentlich Deutschland. Einjährig. 2 St. Rector. — **Klasse I.**: Mathematische und allgemeine physische Geographie, dann Asien. Einjährig. 1 St. Rector.

Naturkunde.

Klasse VII.: Im Sommer Beschreibung einfachster einheimischer Pflanzen, Unterscheidung von Bäumen und Sträuchern, Kräutern; im Winter einheimische und ausländische Hausthiere. 2 St. Hanke. — **Klasse VI.**: Im Sommer Beschreibung und Vergleichung von weniger einfachen einheimischen Pflanzen; im Winter einheimische Wirbelthiere. 2 St.

---

[1]) Die Klassen I. bis IV. wurden im letzten Vierteljahr auch mit den neuen metrischen Maaßen bekannt gemacht.

[2]) Ueberall nach dem Leitfaden von Dielitz.

[3]) Ueberall nach dem Leitfaden von Daniel und den Atlanten von Sydow, Stieler oder Lichtenstern.

Hanke. — **Klasse** V.: Im Sommer einheimische Pflanzen aus den Familien der Gräser, Korbblüthigen und Schmetterlingsblüthigen, im Winter einheimische Wirbelthiere. 2 St. Dr. Carstädt. — **Klasse** IV.: Im Sommer Waldbäume und die wichtigsten Kryptogamen, im Winter die niederen Thiere. 2 St. Dr. Carstädt. — **Klasse** III.: Im Sommer die wichtigsten Kulturpflanzen mit besonderer Rücksicht auf ihre Verarbeitung, Verwendung und pflanzengeographische Verbreitung, im Winter die wichtigsten Mineralien, ihr Vorkommen, ihre Gewinnung und Verwerthung. 2 St. Dr. Carstädt. — **Klasse** II.: Im Sommer allgemeine Botanik, im Winter Anthropologie und kurze Wiederholung der Zoologie. 2 St. Dr. Carstädt. — **Klasse** I.: Im Sommerhalbjahr die Lehre von der Wärme, dem Magnetismus und der Electricität, im Winterhalbjahre die Lehre vom Gleichgewicht und der Bewegung der festen flüssigen und luftförmigen Körper, nach Wirth's Leitfaden, mit möglichst vielen experimentellen Erläuterungen. 2 St. Dr. Carstädt.

Zeichnen.

Klasse V.: Elemente des Zeichnens. Die gerade Linie in den verschiedensten Lagen und Combinationen, Eintheilen in verschiedene Theile. Gradlinichte geometrische Figuren. Nach den Eichens'schen Wandtafeln und nach leichten Vorlageblättern. 2 St. Steiner. — **Klasse** IV.: Fortsetzung, und Copiren von einfachsten Landschaften. Auch Baumschlag. 2 St. Marsch. — **Klasse** III.: Krummlinichte Figuren, Blattform, Baumschlag. Copiren von ausgeführten Sachen: Blumen, Landschaften; einzelne Köpfe im Umriß. 2 St. Marsch. — **Klasse** II.: Copiren fortgesetzt. Naturzeichnen im Umriß und mit einfachster Schattirung (mathematische Körper — Glocke — Blätter). 2 St. Marsch. — **Klasse** I.: Fortsetzung, das Naturzeichnen bevorzugt. 2 St. Marsch.

Schreiben.

Klasse VII.: 3 St. Hanke. — **Klasse** VI.: 4 St. Asser. — **Klasse** V.: 2 St. Asser. — **Klasse** IV. und III. je 2 St.; **Klasse** II. und I. je 1 St. In Klasse II. und I. werden auch Zierschriften geübt, wobei die Schülerinnen veranlaßt werden, sich je eine zu wählen und bis zur freiesten Sicherheit zu üben. Marsch.

Gesang.

Schubert.

Klasse VII.: Uebungen zur Bildung des Gehörs und der Stimme. Einige Choräle und Lieder aus dem 1. Hefte von E. Richter. 1 St. — **Klasse** VI.: Uebungen wie in Klasse VII. Die vorgeschriebenen 6 Choräle; einstimmige Lieder aus dem 1. Hefte von E. Richter. 1 St. — **Klasse** V.: Kenntniß der Noten, Pausen und gebräuchlichsten Taktarten. Die vorgeschriebenen 6 Choräle; einstimmige Lieder aus dem 2. Heft von E. Richter. 2 St.

— **Klasse** III. und IV.: Die gebräuchlichsten Dur- und Molltonleitern, der Dur- und Molldreiklang, die gebräuchlichsten Intervalle. Die vorgeschriebenen 7 Choräle; ein- und zweistimmige Lieder aus dem Liederkranz von Erk und Greef 1. Heft. 2 St. — **Klasse** I. und II.: Stimmbildungsübungen, an welche sich Wiederholung der Intervalle und Treffübungen knüpfen, nach „Schubert's Stimmbildungsübungen für höhere Lehranstalten." Die vorgeschriebenen 7 Choräle; zwei- und dreistimmige Gesänge von Abt, Gührich, Grell, Hauptmann, Haydn Mendelssohn-Bartholdy, Taubert, C. M. v. Weber. 2 St.

Handarbeiten. (Fakultativ.)

Klasse VIII.: Möglichst fehlerfreies, einfaches Stricken von Seifläppchen, Strümpfen Strumpfbändern, Tragebändern, Pulswärmern u. s. w. Auch wohl schon Abnehmen, Fersen- und Randstricken. 4 St. Frau Reimann und Fräulein Dittrich. — **Klasse** VII.: Stricken fortgesetzt. Fehlerfreier Strumpf, Spitzchen, Lätzchen, Mützchen. Einfacher Saum. Einfache Häkelarbeiten. 4 St. Frau Reymann und Fräulein Pohl. — **Klasse** VI.: Anfang des Nähens bis zum Frauenhemd. Häkeln: Gamaschen, Unterärmel, Kinderschuhe, Shwals (für die Geübteren). 4 St. Fräulein Zapner und Fräulein Dittrich. — **Klasse** V.: Künstliches Stricken. Fertiges Frauenhemd (ohne Steppsaum und Ueberschlag); auch schon andere Arbeiten, wie gestrickte, gehäkelte; leichte Tapisseriearbeiten mit regelmäßig wiederkehrendem Muster (Kreuzstich). 4 St. Fräulein Zapner und Fräulein Priebsch. — **Klasse** IV.: Nähen aller Art. Mannshemd. Wäschezeichnen mit dem Kreuzstich. Kragen und Röckchen von Häkelarbeit. Filetstricken (Decken, Kissen, Taschen, Kragen). 4 St. Fräulein Stenzel und Fräulein Priebsch. — **Klasse** III.: Alle Arten von Arbeiten für das Haus. 4 St. Fräulein Neumann. — **Klasse** II.: Wie bei III. Auch Buntstickerei, Perlennätherei, Weißstickerei. Alle Arten Nätherei, Häkeln, Stopfen, Filetstricken, Rahmensticken. 4 St. Fräulein Neumann. — **Klasse** I.: Wie bei II. Dazu Wäsche nähen und zuschneiden. Ausbessern. Alle Arten Stickerei, Plattstich, geschorene Stickerei. Englische und französische Weißstickerei. 4 St. Fräulein Stenzel.

Turnen. (Fakultativ.)

Siehe über dasselbe die eingebundene Turnfest-Ordnung und die Zusätze auf Seite 26 oben.



Prüfungs-Ordnung

der städtischen höheren Töchterschule am Ritterplatz.

Mittwoch, den 17. März 1869, Nachmittags

2½ Uhr: Chor, von Grell.		
	Klasse VIII.:	Evangelische Religion. Hanke.
		Deutsch. Hanke.
		Rechnen. Hanke.
3¼ Uhr.	Klasse VIII. und VII.:	Mosaische Religion. Dr. Samuelsohn.
3½ Uhr.	Klasse VII.:	Deutsch. Asser.
		Französisch. Fräulein Pflug.
		Rechnen. Asser.
4¼ Uhr.	Klasse VI.:	Deutsch. Fräulein Steiner.
		Naturkunde. Hanke.
		Französisch. Fräulein Hinz.
		Evangelische Religion. Fräulein Pflug.

Donnerstag, den 18. März 1869, Vormittags

8½ Uhr:	Klasse V. Choral.	
		Deutsch. Fräulein Steiner.
		Rechnen. Asser.
		Gesang. Schubert.
9¼ Uhr.	Klasse IV.:	Deutsch. Dr. Weisser.
		Geschichte. Fräulein Steiner.
		Französisch. Dr. Weisser.
10 Uhr.	Klasse III.:	Deutsch. Dr. Carstädt.
		Französisch. Prorector Kauffmann.
		Naturgeschichte. Dr. Carstädt.
10¾ Uhr.	Klasse III., II. und I.:	Katholische Religion. Licentiat Micke.

Donnerstag, den 18. März 1869, Nachmittags

2 Uhr: Gesangsvorträge der I. und II. Klasse. Schubert.
1) Sonntagslied, von Mendelssohn-Bartholdy.
2) Der Tag geht nun zu Ende, von Abt.
3) Gebet, von C. M. v. Weber.
4) Spinnlied, von J. Haydn.
5) Marienwürmchen, von W. Taubert.
6) Waldlust, von Hauptmann.
7) Frühling, von Hauptmann.
8) Frohsinn, von Abt.

2³/₄ Uhr.	Klasse II.:	Deutsch. Prorector Kauffmann.
		Rechnen. Dr. Carstädt.
		Geographie. Rector.
3¹/₂ Uhr.	Klasse II. und I.:	Evangelische Religion. Diakonus Treblin.
3³/₄ Uhr.	Klasse I.:	Deutsch. Rector.
		Französisch. Prorector Kauffmann.
		Physik. Dr. Carstädt.

Schlußwort.

Gesang.

Feier des Königlichen Geburtstages

Freitag, den 19. März, früh 11 Uhr.

Die Festrede wird Herr Dr. Carstädt halten.

Turnfest-Ordnung

der

städtischen höheren Töchterschule am Ritterplatz.

I. Mittwoch den 16. September 1868, Anfang Punkt 3 Uhr im Kallenbach'schen Turnsaale.

Turnerinnen der I., II. und III. Klasse.

1. Ordnungsübungen.
2. Freiübungen.
3. Leiter und Hüpfen im langen Seil.
4. Durchlaufen u. Ueberspringen des l. Seiles.
5. Stabübungen.
6. Rundlauf im Kreise.
7. Rundlauf durch die Mitte.
8. Springen.

Spielen und Tanz.

II. Sonnabend den 19. September 1868 von Punkt 3 Uhr ab im Kallenbach'schen Turnsaale.

Turnerinnen der IV., V. und VI. Klasse.

1. Ordnungsübungen.
2. Freiübungen.
3. Leiter und Hüpfen im Rohre.
4. Stabübungen.
5. Hüpfen im langen Seile.
6. Rundlauf im Kreise.
7. Rundlauf durch die Mitte.
8. Springen.

Spielen und Tanz.

Nachricht über das Turnwesen

an der

städtischen höheren Töchterschule am Ritterplatz.

Die Zahl der freiwillig am Turnen sich betheiligenden Schülerinnen unserer Anstalt ist gegenwärtig 240, gegen 198 im verflossenen Jahre. Außerdem nehmen noch Theil mit besonderer Erlaubniß Eines Hochlöblichen Magistrats 4 schon abgegangene Schülerinnen; im Ganzen also 244.

Diese zerfallen in 3 Stufen, nämlich:

in die Unterstufe (8. Klasse),
in die Mittelstufe (7. 6. 5. 4. 3. Klasse),
in die Oberstufe (2. und 1. Klasse).

Da aber unser Turnsaal nicht die Größe hat, daß jede Stufe (ca. 80 Schülerinnen) auf einmal in einer Stunde turnen könnte, so sind sämmtliche in 5 Abtheilungen gebracht, von denen die Mittelstufe drei umfaßt, während die Unter- und Oberstufe je eine Abtheilung ausmachen. Jede Abtheilung turnt wöchentlich zwei Stunden. Geturnt wird im Kallenbachschen Turnsaale im Anschluß an den Schulunterricht täglich von 12 bis 1 Uhr und von 4 bis 5 Uhr, mit Ausnahme des Mittwoch und Sonnabend, an welchen Tagen die Schülerinnen den ganzen Nachmittag frei haben. Die Kleider müssen so eingerichtet sein, daß alle Uebungen ohne jede Beschwerde vorgenommen werden können. Lehrer Henschel und Fräulein Lischke ertheilen den Unterricht, und sind beide in jeder Stunde zugleich thätig.

Zur Ausführung kommen:

A. Frei- und Ordnungsübungen.

Die Unterstufe, welche weniger Geräth- und Gerüstübungen ausführt, hat öfter Freiübungen als die andern, da sie am leichtesten und eigentlich die Vorschule für alle übrigen Turnübungen sind.

Hier werden sie nach dem Kommando des Lehrers, auf der Oberstufe und der 3. Abtheilung der Mittelstufe aber nach dem Takte der Musik in Ausführung gebracht. Die Ordnungsübungen, zuerst meistens

nur Marschirübungen, zur Erzielung eines leichten, schönen und gleichmäßigen Ganges, ebenso unterhaltend wie bei dem steten Wechsel der Aufstellungen und Fortbewegungen, die Aufmerksamkeit schärfend, werden später ebenfalls bei Musikbegleitung ausgeführt.

B. Geräthübungen.

Diese sind Uebungen mit Stäben, Rohren, kurzen Seilen und dem langen Schwungseile. Die Hanteln, welche eine Zeit lang in Gebrauch waren, haben wir ganz zurückgelegt, weil sie zu angreifend für Mädchen sind, und auch leichter zu Beschädigungen Anlaß geben. Die Unterstufe hat nur Hüpfen und Durchlaufen im langen Schwungseile und die leichtesten Uebungen mit den kurzen Stäben. Die Mittelstufe hat sämmtliche Geräthe, die Oberstufe ebenfalls, mit Ausnahme der kurzen Seile, da bei den längeren Kleidern der Mädchen eine exakte Ausführung dieser Uebungen nicht möglich ist. Die Stabübungen auf der Oberstufe werden ebenfalls bei Musikbegleitung gemacht.

C. Gerüstübungen.

Diese umfassen Uebungen an der wagerechten Leiter, am Rundlaufzeuge und am Freispringel. Hochsprung nur kniehoch.

Die Unterstufe hat nur Hangen an der Leiter, die Mittelstufe Hangeln an der Leiter, die Uebungen durch die Mitte am Rundlaufzeuge im Stütz und im Hange und freies Hoch- und Weitspringen, und die Oberstufe sämmtliche Uebungen an allen Gerüsten.

D. Spiele.

Vorzüglich für die Unter- und Mittelstufe; die Oberstufe hat dafür Tanzübungen zur Erheiterung, wie auch zur Anwendung der erlernten Hüpfarten.

In jeder Turnstunde werden mittelst obiger Uebungen, welche weiblichem Wesen, wie weiblicher Sitte streng angepaßt sind, sämmtliche Gliedmaßen gleichmäßig in Thätigkeit gebracht.



Druck von Graß, Barth u. Comp. (W. Friedrich) in Breslau.

Stundenplan.

Stundenplan.

Unterstufe.

1. Woche.		2. Woche.		3. Woche.	
1. Stunde.	2. Stunde.	1. Stunde.	2. Stunde.	1. Stunde.	2. Stunde.
Freiübungen. Hüpfen im langen Seile.	Freiübungen. Spiel.	Ordnungsübungen. Leiter.	Freiübungen. Durchlaufen des langen Seiles. Spiel.	Marschir- und Gangübungen. Stab.	Freiübungen. Spiel.

Mittelstufe.

1. Woche.		2. Woche.		3. Woche.	
1. Stunde.	2. Stunde.	1. Stunde.	2. Stunde.	1. Stunde.	2. Stunde.
Ordnungsübungen. Freiübungen. Säckchenhüpfen.	Gangarten. Rundlauf durch die Mitte. Springen.	Durchlaufen des langen Seiles. Stabübungen. Kurzes Seil.	Freiübungen. Hüpfen im langen Seile.	Rundlauf im Kreise. Ueberspringen des langen Seiles.	Leiter. Rohr. Spiel.

Oberstufe.

1. Woche.		2. Woche.		3. Woche.	
1. Stunde.	2. Stunde.	1. Stunde.	2. Stunde.	1. Stunde.	2. Stunde.
Ordnungsübungen. Freiübungen.	Gangarten. Rundlauf durch die Mitte. Springen.	Durchlaufen und Ueberspringen des langen Seiles. Stabübungen. Tanzen.	Freiübungen. Hüpfen im langen Seile.	Rundlauf im Kreise. Säckchenhüpfen.	Leiter. Rohr. Spiel.

Nach diesem Plane kommen im Verlaufe von drei Wochen sowohl Frei- und Ordnungsübungen, wie sämmtliche Geräth- und Gerüstübungen zur Ausführung und schreiten bei fortgesetzter Wiederholung vom Einfachen zum Komplicirteren methodisch geordnet fort, wobei auf den in der Entwickelung begriffenen Organismus der Schülerinnen gewissenhaft Rücksicht genommen wird.

Rector Dr. Fuchs.



